



LA GAZETTE DE R'LYEH

Edition du 01 Juillet 2022

Un Fanzine présenté par le club d'écriture de l'Association
l'Autre côté du temps

Edito

Tout ce qu'on pourra dire du thème de cette échéance, c'est qu'il ne pouvait pas mieux s'accorder avec l'actualité. On pourrait même se demander pourquoi se faire du mal à lire de la dystopie alors que tout ce qu'on souhaite c'est de s'évader, penser à autre chose que les malheurs du monde. Mais ce genre est un vecteur d'espoir indispensable en ces temps troublés. En mettant en scène des personnages normaux, auxquels on s'identifie par leur intégrité morale, s'opposant à l'imposition de dogmes radicaux et extrêmes, la dose d'espoir nous requinque pour mieux affronter notre réalité.

Nous avons choisi les Retrouvailles pour incarner cet espoir, car qui de mieux que l'être cher (que soit nos proches, nous même ou notre animal de compagnie) pour nous ressourcer et trouver la force nécessaire pour affronter ce futur dont nous avons la chance qu'il reste incertain ; il nous donne la possibilité d'inverser la vapeur et de bouger les lignes.

Nous vous proposons pour cette seconde édition cinq textes dont nous espérons que vous en sortirez avec un œil neuf et rasséréiné.

Sommaire

4 - Sonnet de dystopie - Sylvie Arnaud

5 - Plus proche qu'on ne le pense - Julien Deschênes

11 - Matricule 415-M-5896 - Mello Von Mobius

16 - Fil de vie - Jessica Altmeyer

31 - Lady In Red - Karine Fichter Barnoud

36 - Société : Tout savoir sur les animatroniques (avec notre invité la Docteure Irina Creist)

42 - Remerciements

43 - Partenaires

L'Autre Côté du Temps

Le milieu de l'imaginaire est une source d'inspiration sans fin. Notre association a pour but de promouvoir les cultures de l'imaginaire sous la forme d'événements avec des petits cabinets de curiosités, variés et ouverts à tous, afin de rendre ce monde accessible au plus grand nombre. Elle a également pour ambition de mettre en avant le travail des femmes à ces mêmes cultures légendaires, et a donc pour objectif qu'une partie de ses manifestations mettent particulièrement à l'honneur des créatrices, des écrivaines, des artisanes, des artistes, des danseuses, des musiciennes, des restauratrices...



Le but est, à terme, d'organiser un salon sur Paris intra-muros, destiné aux petites entreprises et aux nouvelles et nouveaux artistes en mettant l'accent sur la contribution des femmes à ces différents domaines.

En attendant ce grand salon, l'association se fait connaître par l'intermédiaire d'interviews hebdomadaires sur les réseaux sociaux, émissions de radio chez son partenaire Radio Nolife et plusieurs petits événements festifs : forum des associations avec pêche au canards géante, tombola d'Halloween, quiz geek de Noël...

Toujours dans la bienveillance et l'inclusivité !

Et maintenant, place à la lecture !

Sonnet de Dystopie

Sylvie Arnaud

Je t'ai perdu dans la poussière des effondrées
Je ne t'ai plus entendu qui chantait sous l'abri
Quand raisonnaient les clarinettes de cinq pieds
Leur poudre nauséuse avait tout envahi

Je t'ai perdu quand les néons rouges criaient
Juste avant de fermer les stores inutiles
La mer vomissait le béton sur les quais
À l'entrée du tunnel où s'allongeait la file

Je t'ai perdu à l'heure de cette absurdité
Quand nous avons payé l'addition des excès
À défaut d'avoir pu se targuer d'être sage

Je te retrouverai dans un temps inversé
Quand il sera permis à nouveau de rêver
Ouvrant pour une terre accueillante à d'autres âges



Plus proche qu'on ne le pense

Julien Deschênes

Je m'appelle Julien Deschênes, j'ai 32 ans et je suis bachelier ès art de l'UQÀM, ayant accumulé une majeure en sociologie ainsi qu'un certificat en création littéraire. Pour une si courte présentation, je n'ai pas grand-chose à dire, sauf, peut-être, que je suis un avide lecteur et qu'écrire représente une part importante de ma vie. J'ai une petite publication chez Québec Amérique (la nouvelle « La colère du King » de la collection « Les Disparus d'Ély », dans le recueil « Mortel »). J'écris depuis l'adolescence.

Comme son nom l'indique, ma nouvelle « Plus proche qu'on ne le pense » dépeint un univers très près du nôtre dans lequel la société a pris conscience du phénomène majeur à partir duquel nous pouvons définir notre époque : l'Accélération. C'est en tirant les traits que j'ai brossé un tableau qui, ma foi, est beaucoup plus sombre que ce à quoi je m'attendais au départ. La lecture du livre « Accélération : une critique sociale du temps » d'Hartmut Rosa, un philosophe et sociologue allemand, m'a ouvert les yeux (j'ai eu une « résonance », terme employé par Rosa et qui apparaît dans la nouvelle). En effet, l'Accélération est présente partout dans nos vies et affecte presque toutes les sphères de la société, entraînant des conséquences tragiques et établissant les fondements qui, je crois, mèneront peut-être à la fin de notre civilisation (l'on peut simplement regarder les changements climatiques et l'effritement des démocraties). Nous suivrons Leïla, chasseuse de vie, alors qu'elle se rend. Serge, un personnage absent dans les faits, prêtera sa voix pour aider le/la lecteur.rice à s'y retrouver dans tout ce charabia sociologique.

Les chasseurs de vie : les colmateurs du lien social, si une telle chose est possible. En route pour le travail, Leïla s'interroge. Non seulement sur ses chances de réussite, mais sur la pertinence de tout ça. Si ça rime. Si elle remplira bel et bien une crevasse entre les gens, pour ne serait-ce qu'un instant réussir à inverser les effets de l'Accélération.

Dans les rues : quelques piétons. Beaucoup d'animaux. « Soumettez le monde à vos sens », slogan de vente des équipements psychosensoriels dernier cri. La Terre, son exotisme et ses cultures étrangères ne tiennent qu'à quelques informations numériques accessibles en tout temps et partout. C'est ce que promet l'Accélération : un horizon des possibles infini. Si les avions ont permis de réduire l'immensité du monde à quelques heures de vol, le transfert accéléré des informations permet d'anéantir l'espace tout entier. Le monde est littéralement au bout des doigts. Sortir est démodé.

Le feu de circulation est rouge. Leïla pianote d'impatience sur son volant. Un homme bien habillé traverse la rue. Il n'a d'yeux que pour son téléphone. La vingtaine... peut-être même plus jeune. Il parle et se filme. Ça rappelle à Leïla les cours dispensés aux personnes âgées sur le Net. De quoi leur permettre de suivre les changements. Pour éviter qu'elles ne soient trop dépassées, d'être reléguées dans des maisons de retraite jusqu'à la

mort. Il faut se rendre utile. C'est ce que lui a enseigné Serge, sociologue du temps, et aussi son mari. « La non-simultanéité du simultané » lui a-t-il enseigné il y a longtemps, « l'une des progénitures de l'Accélération. Ça affecte tout le monde. Surtout les vieux comme moi. »

« Tu n'es pas si vieux que ça » lui a dit Leïla. « Juste assez pour qu'on te pardonne tes vêtements dépareillés. » La non-simultanéité du simultané, c'est lorsqu'une mode, qu'un consensus politique ou scientifique, que des valeurs ou qu'une idéologie est valide dans un espace géographique ou social sans l'être dans un autre. « Un phénomène normal » a dit Serge. « Mais l'Accélération l'aggrave. Ça touche ce qu'on pense maintenant des vaccins. Ce qu'on pense de la démocratie. Ça touche aussi l'expertise. Les vieux comme moi... On n'a plus besoin de nous et de notre expérience. En une génération, le monde innove trop. Il change trop et des nouvelles manières de faire nous laissent désuets. Il faut se recycler, sinon c'est l'exclusion sociale. Il faut le faire constamment. » *Tout comme moi*, pense Leïla. En devenant chasseuse de vie, ces professionnels chargés de fouiller les bibliothèques numériques du Ministère de la réconciliation et des retrouvailles et d'y débusquer des enregistrements biographiques, des « vies », susceptibles de stimuler l'empathie et l'amour de son prochain, elle s'est assurée un emploi permanent. Car tout le monde recherche la connexion, la résonance – il y aura toujours une demande pour la résonance. C'est avec elle qu'on peut colmater les fissures du monde, entre les gens. *Si une telle chose est possible*, pense Leïla.

Elle arrive enfin au bureau. Elle regarde sa montre, le « chef d'orchestre de la modernité », comme l'appelle Serge. Comment Leïla peut-elle envoyer paître la trotteuse? Si elle le fait, elle envoie paître le Ministère, son futur, ces gens qui ont enregistré des pans de leur vie afin que les chasseurs les dénichent et les partagent. On n'envoie jamais paître le chef, sinon tout l'orchestre en pâtît.

Les gargouillements de son estomac enterrent presque ses talons dans le grand hall marbré. C'est à peine si elle a eu le temps de manger. Dans l'ascenseur, elle croise un collègue – probablement un collègue, oui. Impossible d'en être sûre. L'heure réclame de nouveau son attention.

– Ça fait combien de temps que vous travaillez ici? demande-t-il.

– Mon premier jour, répond sèchement Leïla.

– Et qu'est-ce que vous faites?

L'ascenseur est une tortue et les étages, une montagne.

– Je suis chasseuse de vie.

– Ah, fait l'autre.

Pour accélérer ce qui lui semble l'éternité, elle décide de poursuivre la conversation.

- Et vous?

Il hésite.

- J'étais le directeur du groupe de recherches et d'analyses des Maillons faibles.

- Les Maillons faibles? Mais... quel âge avez-vous?

- Vingt-trois ans.

En effet. Il a l'air jeune.

- Vous étiez?

- J'ai donné ma démission aujourd'hui.

L'Accélération est un cycle autoalimenté. De nouvelles méthodes de travail, l'invention de technologies plus efficaces, les principes de performance et d'excellence, l'exigence d'une disponibilité accrue pour tout le monde et pour tout, tous ces éléments forcent le monde à aller plus vite. « C'est une hydre » a dit Serge. « Par où doit-on commencer pour l'arrêter ? » Un maillon faible se trouve quelque part dans le cycle. C'est la tâche du groupe de recherches de le trouver et de déconstruire le cycle à partir de là.

- Vous avez trouvé un autre travail?

- Pas encore.

Sur son visage, le souci se mêle à l'empressement, au désir de croquer dans la vie et à la peur de se casser les dents.

- Je songe à aller en finance, dit-il. Ou peut-être me mettre aux études en cinéma. Ou voyager? J'aimerais voyager. Mais il y a tant de possibilités...

Il regarde l'heure sur son téléphone, fouille dans sa poche, en sort un contenant, l'ouvre, et avale une pilule.

- Pour l'heure, je me suis mis à tester des pilules.

- Je n'ai jamais entendu parler de ça.

- Vous devriez essayer. Ça paie vraiment bien et c'est plus rapide pour les entreprises pharmacologiques. Pas besoin de contrôler la qualité à l'interne. Le grand public est le cobaye.

- Je n'ai jamais entendu parler de ça, répète Leïla, un peu plus effrayée. Ça semble dérégulé, votre truc.

- Ce l'est, dit-il, une vague inquiétude dissimulée dans ses traits. Ils font pareil avec les voitures, les produits de beauté... J'ai entendu dire que le gouvernement veut s'en mêler. Mais le rythme dément auquel apparaissent les problèmes... Disons qu'il y a beaucoup de feux à éteindre.

La porte s'ouvre.

- Bon, dit-il. Je dois y aller. Souhaitez-moi bonne chance!

Il file comme une flèche.

« L'Accélération » a expliqué Serge, « est aussi le gain de vitesse de la croissance d'apparition des occasions. L'Accélération technique, celle des technologies en transport, dans le domaine numérique, des communications, permet de voyager plus vite, de transférer des informations plus vite, de faire de l'argent plus vite... ou de finir à la rue plus vite. Une telle rapidité croissante entraîne plus de possibilités, plus de facilité à fonder une entreprise, à entamer une carrière en art, d'apporter ses rêves dans la dimension du réel. L'individu libre voit son futur aussi ouvert qu'un champ plat : toutes les directions sont là. À sa portée. »

Leïla repense à l'inquiétude du jeune homme. « Autant de possibilités causent de l'anxiété chez le sujet. Pourtant, il fonce. Rester sur place est identique à prendre du retard. Le monde n'attend pas. Ajoute à ça la phobie de la mort qui, faute de narration pour la définir, pour la sortir de sa définition de " néant ", cède sa promesse de paradis au présent, à la période de notre vivant. » Serge s'est retourné vers elle à ce moment-là. La dépression ne l'avait pas conquis à ce moment-là. Pas encore. « Et, étant donné qu'au paradis, on peut tout faire, le laisser filer serait stupide, non? »

Leïla arrive à son poste de travail. Autant de minutes perdues. L'idée aussi de vouloir les faire travailler en personne. Mais les lois sur la protection de la vie privée obligent à stocker les enregistrements...

... son téléphone vibre. Quand on parle du loup : ils viennent de trouver un nouveau nom : les PersoVies.

À cause des lois de la protection sur la vie privée, donc, les PersoVies doivent rester sur place. Même pas la peine de parler de réseau privé virtuel : le Ministère met tout en œuvre pour combattre les effets de l'Accélération et ce même dans ses manières de faire. Il faut se présenter au bureau ou ne pas travailler du tout. Résultat : Leïla doit se déplacer, stresser, écrasée entre des exigences qui la poussent à toujours aller plus vite, à mieux s'organiser, et les méthodes sclérosées d'une institution haletante. La pression est énorme. Elle essaie de se connecter à la bibliothèque virtuelle. C'est affreusement lent. Son poignet

ressent les battements de sa montre, ceux de la trotteuse. Leïla repense à Serge. À sa dépression des deux dernières années. Ne plus être en sa présence lui permet de respirer. Pourtant, elle aimerait le tenir dans ses bras. Elle a peur que le pire arrive en son absence. Penser à ça la fait paniquer. Elle éclate. Frappe sur son bureau avec sa paume. Enfouit son visage dans ses mains. Gémit un bon coup. Les yeux humides, elle avise l'écran : elle y est enfin.

Commence un long travail d'enquêteur : le visionnement de dizaines de PersoVies par jour. Des gens qui ont enregistré et qui narrent leur vécu quotidien. L'Accélération et son foisonnement de possibilités donnent naissance à des millions de parcours de vie différents et donc, à une aliénation croissante entre les gens. Une bonne PersoVie doit pouvoir cultiver chez quiconque de l'empathie et de l'humanité. Les premières minutes doivent être accrocheuses. Il faut du sensationnel. Une satisfaction instantanée. Sinon, ça prendrait plusieurs minutes avant d'hameçonner l'attention et d'engager une forme d'écoute active. Personne n'y prêterait attention. Pas le temps. Pas l'intérêt : la tyrannie des dates limites et des comptes à rendre pousse vers les satisfactions immédiates. Les plaisirs rapides. Leïla soupire. Reconnecter les gens exige du temps. Du temps que dévore l'Accélération partout et toujours. C'est peine perdue... Il y a cet homme qui vit dans un sous-sol crade, qui ne sait pas bien cadrer sa caméra. Il pleure dans les premières minutes. C'est trop long. Il y a cette femme juchée sur le toit d'un immeuble, la vue est belle, mais elle ne dit rien. C'est lassant. Un cuisinier qui s'enregistre en plein travail. C'est intéressant, ça bouge. Mais tout le monde se crie dessus sans arrêt. Un pompier joue à des jeux vidéo avec ses collègues dans la caserne. Une mère de famille fait des emplettes avec sa fille.

Mentalement, Leïla est avec Serge, dans le lit. Collés, tous les deux, dans leur petit îlot de décélération. Ni stress ni anxiété. Serge lui manque. Elle sent qu'elle ne va pas y arriver. Elle devrait arrêter de croire qu'elle peut guérir le monde. Il faut penser à elle. À lui. Avoir plus de temps pour eux deux. Peut-être changer d'emploi. Il y a tant de possibilités...

Voilà du sensationnel : un homme a filmé le déchaînement d'un cyclone en Asie. Il pleure sur les décombres de sa maison, sur la disparition de son chien. C'est l'effet d'une désynchronisation avec la nature – toujours l'Accélération. On exploite la nature plus rapidement que la vitesse de sa régénération. On y déverse les déchets plus rapidement que la vitesse de sa digestion. Un garçon de quinze est en pleine dépression. Il raconte avec une diction empêtrée de désespoir comment le temps lui semble immobile. Figé. « Tout va trop vite » dit-il « je ne trouve rien à quoi m'accrocher ». Plus de futur, et un passé auquel on ne peut plus se référer pour savoir de quoi demain sera fait. Les choses changent trop vite.

N'est-ce pas ce qu'a dit Serge? « L'immobilité fulgurante et la dépression font bon ménage. Il semble paradoxal que dans un monde où tout va de plus en plus vite, beaucoup de gens ressentent une immobilité et un ennui pesants. Mais c'est le cas. Les structures profondes, les énergies utopiques du début du dix-neuvième siècle se sont épuisées. On ne songe plus à changer le monde. L'idée d'une société meilleure se fait emporter par le

courant des événements médiocres, des "révolutions" continues dans l'industrie du shampooing, de la voiture, dans les nouvelles des potins de stars et des échanges de joueurs dans le sport professionnel. » Combien de suicides dus à l'Accélération à ce jour? Fiévreusement, Leïla poursuit ses recherches.

Au volant de sa voiture, un homme raconte qu'il a travaillé toute sa vie, qu'il avait une femme et des enfants. La femme l'a quitté pour un autre homme. Ses enfants sont à l'autre bout du monde. « Qui suis-je maintenant? » demande-t-il. « Et l'identité » a dit Serge, « l'identité personnelle du sujet, comment il évalue sa place dans le monde, dépend du temps. Qui je suis aujourd'hui dépend intrinsèquement de qui j'étais hier, de ce que je voulais devenir, de qui je souhaite être demain et de ce que je dois faire aujourd'hui pour y arriver. Mais les expériences de la veille ne sont peut-être plus valides aujourd'hui et rien n'assure qu'elles le seront demain. Alors à partir de quel point stable puis-je me définir? Planifier ma vie? En résultent le doute, l'anxiété croissante, une amertume pesante qui, elles, entraînent soit une course folle pour se créer une identité propre, soit un immobilisme de chrysalide qui ne donnera jamais lieu au papillon. Dans tous les cas, il y a une insatisfaction venimeuse. »

Puis Leïla tombe sur *la PersoVie*, celle de Serge. Il l'a enregistré ce matin : Leïla se voit passer la porte et la fermer derrière elle. « Chérie » dit Serge, « je ne sais pas quand tu vas trouver cet enregistrement ou si quelqu'un le trouvera un jour. Je... je n'en peux plus. Je suis au bout du rouleau. » Une fleur douloureuse aux couleurs de deuil s'ouvre tranquillement en Leïla. Des années de vide l'attendent. Elle le sait. « C'était à prévoir », poursuit Serge, « Tant d'années à prêter ma voix afin d'essayer de renverser la situation, de promouvoir la décélération... mais le monde est plus fort que tout. Je suis désormais convaincu que l'Accélération est inévitable pour des êtres assoiffés de liberté et de confort comme... On en a déjà trop parlé. Je t'aime. Pardon. » Avant que la *PersoVie* ne s'éteigne, Serge se rend à la salle de bain, ouvre l'armoire de la pharmacie et prend un pot de pilules.

Malgré la volonté de retourner chez elle, Leïla reste immobile. Il est trop tard. Il faut se résigner à voir Serge s'ajouter aux colonnes nécrologiques des suicidés. Leïla a la conviction immaculée que Serge est mort à présent. Aucun déni. Aucun doute. Accompagnant la conviction de sa mort : celle que le monde poursuit sa course effrénée. Mais pour un moment, elle se laisse aller à pleurer, la tête sur son bureau. Un message atterrit dans sa boîte de réception.

C'est un message enregistré du Ministère. On propose à toute personne intéressée de soumettre sa candidature pour diriger le groupe de recherches et d'analyses des Maillons faibles. Si elle le souhaite, il faut agir maintenant : les entrevues auront lieu à partir de 20h00 et demain, un des candidats retenus sera choisi. Leïla est morte en dedans. Le passé ne compte plus. Le futur est absent. Elle ne sait pas où elle va. Mais elle sait que ça va aller de plus en plus vite. « Oui », répond-elle. Elle va soumettre sa candidature.

Matricule 415-M-5896

Mello Von Mobius

Passionnée par la littérature fantastique et la science-fiction, Mello écrit écrit depuis qu'elle a dix ans, et cet amour pour les beaux mots et les belles histoires ne s'est jamais tari.

Particulièrement fan de Eschbach, Gaiman, Lovecraft, Barker, Matheson, Dick, VanderMeer, Van Vogt et bien d'autres, c'est dans les monde de l'imaginaire qu'elle prend plaisir à naviguer et qu'elle écrit tout naturellement, aimant à partager ainsi des expériences qui font se côtoyer surnaturel, horreur et poésie.

Avertissement : bien que rien ne soit décrit, la nouvelle évoque une certaine violence susceptible de choquer les plus jeunes.

Dans le vestiaire de la base opérationnelle n°105, Clive se sentait plus heureux qu'il ne l'avait jamais été, si heureux qu'il en était presque euphorique. Dans moins d'une heure, sa condamnation à l'enrôlement forcé prendrait fin, il serait de nouveau un homme libre. Plus personne ne lui donnerait d'ordre, plus personne ne jouerait avec sa vie. Après vingt ans d'obéissance presque servile et de missions suicides toutes plus risquées les unes que les autres, il redeviendrait un citoyen à part entière, et il pourrait revoir sa famille. Il allait embrasser ses parents, serrer sa femme dans ses bras, et ils auraient même le droit de s'inscrire sur le registre des citoyens dans l'espoir de recevoir le droit de procréer. La vie allait reprendre ses droits, enfin...

Vingt ans auparavant, Clive avait fait partie d'un groupe de contestation opposé au gouvernement, et il avait été arrêté durant une action coup de poing des milices sécuritaires rattachées au centre du pouvoir. Accusé de sédition et de trahison, il avait été condamné à vingt ans de prison, et cette peine avait aussitôt été transformée en enrôlement forcé. Le Dogme de la Rectitude avait décidé de se lancer à la conquête des planètes voisines, il avait donc besoin de chair fraîche à sacrifier lors des combats incessants qui avaient lieu.

Sans même l'occasion de dire au-revoir à ses proches, Clive avait été traîné hors du tribunal pour être emmené à la base opérationnelle n°105, et il y avait été tabassé dès son arrivée. Pour lui "apprendre qui commandait", avait dit le sergent instructeur. Le blond avait donc serré les dents, et lorsque la pluie de coups s'était arrêtée, on l'avait ausculté de tous les côtés avant de lui poser un collier de sécurité autour du cou. À la moindre incartade, il se prendrait un coup de jus pour le calmer. À la moindre connerie plus grave, il pourrait être électrocuté à mort. La loi n'avait plus cours lorsqu'il s'agissait de criminel, et Clive le mémorisa rapidement.

Après une courte formation militaire, il avait ensuite été intégré à une unité disciplinaire, et les missions avaient commencé. Action de reconnaissance, ravitaillement, assassinat, pose de charges explosives ou de sondes d'observation... toutes les missions trop dangereuses pour des bataillons militaires normaux étaient confiées à ces criminels, et le blond en avait vu des vertes et des pas mures. Il avait dû étouffer ses scrupules et sa moralité pour survivre, il avait dû se battre, et il avait dû se relever de chacune de ses blessures. En vingt ans, il avait perdu ses deux jambes au combat, ainsi que son bras gauche, son œil droit, et

quelques organes internes. Tout avait été remplacé par des prothèses bioniques, et sa femme avait dû dépenser toutes leurs économies pour qu'il fût soigné. En cas de blessure, les soins n'étaient pas gracieusement offerts par l'armée, il revenait à la famille de les assumer, sans quoi les condamnés blessés étaient tout simplement euthanasiés. Plusieurs fois, Clive avait pensé qu'il aurait préféré mourir à la place de laisser sa Jane chérie vendre tout ce qu'elle avait et s'endetter. Aujourd'hui qu'il était sur le point d'enfin la revoir, il était heureux qu'elle ait fait ce choix-là.

— Matricule 415-M-5896, t'es attendu à l'infirmierie. Tout de suite.

Dans l'encadrement de la porte, le sergent instructeur venait d'apparaître, et il décocha un rictus méprisant au blond. Celui-ci ne s'en formalisa pas tant il avait l'habitude, et il referma la porte métallique de son vestiaire avant de le suivre dans les couloirs. Il n'emportait rien avec lui, rien ne lui appartenait, même pas les habits et les chaussures qu'il portait. Ces derniers lui étaient toutefois offerts par le gouvernement, et il avait dû dire "merci" lorsqu'il l'avait appris.

À l'infirmierie, un étudiant encore vert et malhabile lui griffa la peau en lui retirant son collier de sécurité, et Clive ressentit une curieuse impression de froid et de vide autour de son cou. Vingt ans qu'il portait cette saleté, il s'y était habitué.

Dans l'embrasement, le sergent l'attendait toujours, et il raccompagna 415-M-5896 jusqu'à la sortie en sifflotant. Une fois dehors, l'homme inspira un grand bol d'air plus ou moins frais, tandis que le soldat dans son dos s'allumait une clope. Il pouvait sentir son regard insistant peser sur lui, il devinait sans difficulté quelles pensées devaient traverser son esprit. Des brûlures de cigarettes, il en avait essuyé pendant toutes ces années, sans doute que ce connard devait regretter le départ de son souffre-douleur préféré.

— Bonne route, 415-M-5896. Rentre chez toi et embrasse bien ta femme pour moi. Et oublie pas qu'à la moindre connerie, tu reviens direct ici. Les chiens comme toi sont souvent incapables de se contrôler, alors j'te dis à bientôt.

Le commentaire fut ponctué d'un clin d'œil sarcastique, mais Clive ne broncha pas. Les brimades et autres humiliations, il avait l'habitude maintenant, et répondre n'était jamais une bonne solution.

— Je vous remercie monsieur, au-revoir.

Saluer lui avait arraché la gueule, mais il savait qu'il n'avait pas le choix. Les anciens criminels étaient surveillés comme le lait sur le feu par les milices, et le moindre dérapage suffisait parfois pour être condamné à nouveau.

Sans se retourner, l'homme s'éloigna à grand pas, et il lui fallut plus d'une demi-heure pour atteindre le premier arrêt d'un bus à répulsion miteux. À l'entrée du véhicule, il montra son matricule tatoué sur son biceps droit au contrôleur, et celui-ci le scanna avant de le laisser entrer. Dans sa grande mansuétude, le gouvernement offrait aussi le voyage de retour à ses condamnés fraîchement relâchés...

Près d'une heure plus tard, Clive arriva en ville, et il put prendre un autre bus à répulsion, un peu moins décrépité celui-là, pour rejoindre la banlieue populaire où lui et Jane

habitaient. En vingt ans, le bâtiment s'était délabré au point de ressembler à une ruine, mais il tenait encore debout. La façade était sale et craquelée de partout, mais à moins d'une catastrophe, rien ne pourrait ébranler la structure en perma-béton renforcée. On ne les surnommait pas des bunkers civils pour rien.

À l'entrée, deux hommes lui demandèrent son identité et vérifièrent son numéro de matricule avant de le laisser passer, et ce fut quatre à quatre qu'il grimpa les six étages. Il ignorait si l'ascenseur était toujours en état de marche, il n'avait même pas vérifié, mais il était tellement impatient que rester immobile dans la cabine durant trente secondes lui aurait paru insupportable. À la place, il s'essouffla dans les escaliers, sourire aux lèvres, avant de débouler comme un chien fou dans le couloir. Son cœur battait vite, ses mains tremblaient légèrement. Un instant, il sentit son diaphragme se contracter sous le coup de ces émotions qui affluaient en lui, et il se força au calme durant quelques instants.

Il inspira, expira, inspira, expira.

Ses mains tremblaient encore lorsqu'il arriva devant la porte 64, et il toqua sur le panneau en métal à moitié rouillé. Lorsqu'ils avaient emménagé, cette porte faisait déjà peine à voir, et Jane n'avait pas eu les moyens de la remplacer avec l'argent qu'elle avait dû déboursier pour ses prothèses. Mais maintenant, tout allait changer !

Incapable de se contenir, Clive frappa de nouveaux quelques coups, et des bruits de pas se firent entendre à l'intérieur. Un bip retentit lorsque la serrure se déverrouilla, et la paroi coulissa dans le mur pour laisser place à un jeune homme au crâne rasé et vêtu d'un uniforme militaire.

— Franck ? Sérieux, c'est toi Franck ? Bordel qu'est-ce que t'as grandi, j'ai bien failli ne pas te reconnaître ! Ta sœur est là ?

Son beau-frère avait à peine huit ans lorsqu'il avait été condamné, et s'il ne l'avait pas croisé ici, dans cet appartement, il ne l'aurait sans doute pas remis. Le gamin timide était devenu un homme à la mâchoire carré et aux muscles saillants, sans doute s'entraînait-il beaucoup pour être à la hauteur. Depuis le début de la guerre contre Mravor IV, la conscription était obligatoire pour toutes les personnes âgées de plus de seize ans, peu importe le sexe et l'état de santé, et beaucoup de ces jeunes n'en revenaient pas vivants. De grès ou de force, les soldats devaient donc être performants, plus performants que l'ennemi...

— Elle est là, oui. Entre. Désolé, je n'ai eu qu'une permission de deux heures pour t'accueillir à ton retour, on m'attend à la base.

Franck s'était reculé pour laisser de la place, et Clive entra non sans hésitation. Face à ce chez lui qu'il avait tant désiré revoir, il se sentait soudainement ému, comme s'il craignait que la superposition de ses souvenirs et de la réalité pût le décevoir.

— T'es dans la chasse ? Pilote de bombardier ?
— Pilote de F24 furtifs en bi-phase, j'ai été affecté à l'équipe de guérilla urbaine il y a un mois.
— Oh... je savais pas que ça t'intéressait comme domaine.
— Ça m'intéresse pas.

Le ton était un peu sec, mais le blond savait combien critiquer l'armée, peu importe dans quelle mesure, pouvait être dangereux. Les murs avaient des oreilles, surtout ceux d'un ancien condamné.

- Et Jane... elle est où ? Je pensais que...
- Dans sa chambre, elle... se repose...

Malgré sa carrure imposante, Franck avait l'air extrêmement gêné, et Clive sentit ses sourcils se froncer lorsqu'il le vit tripoter nerveusement sa carte d'accès. Quelque chose n'allait pas, et une boule d'angoisse se forma aussitôt dans sa gorge.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Elle est malade ? C'est ça, elle est malade ?!
- Vas la voir, Clive. Vas-y...

La porte d'entrée se referma dans un chuintement, et le blond sursauta légèrement. L'espace d'un instant, son regard parcourut frénétiquement la pièce à vivre qui s'ouvrait sur sa droite, et il nota aussitôt que les meubles avaient disparu. À gauche, la cuisine était plongée dans l'obscurité, une odeur de renfermé était perceptible.

- Oh putain je... Jane ? Jane ?! JANE ??!

Avec brusquerie, il écarta son beau-frère de son chemin, et il se précipita dans le couloir qui desservait la chambre, la salle de bain et le placard. Toutes les portes étaient ouvertes, dévoilant des pièces désespérément vides, à l'exception du lit qui paraissait énorme au milieu de la chambre. Le matelas était toujours là lui aussi, et quelque chose reposait dessus. Ça ressemblait à un cylindre d'environ trente centimètres de longueur, tout de métal brillant, sur lequel était gravé quelque chose.

Dans son dos, Franck alluma la lumière, et Clive s'assit sur le bord du lit. Il ne comprenait plus rien, et ses doigts se tendirent vers le cylindre sans oser le toucher. Les pensées se bouscuaient sous son crâne, semblables à un monstrueux embouteillage qui paralysait tout son esprit.

- Quand t'as été blessé et que t'as perdu tes deux jambes, Jane a dû vendre les siennes. Le Gouvernement a mis ça en place il y a une quinzaine d'années : un organe contre une prothèse. C'était difficile pour elle de se retrouver en fauteuil roulant, elle a même pas eu droit à des prothèses bas de gamme, rien du tout, elle était juste comme ça... sans ses jambes... mais elle t'aimait tellement. Quand c'est ton bras qui a été emporté, elle a pas hésité non plus. Quand ça a été ton œil, elle a beaucoup pleuré mais elle l'a fait. Ils l'ont dépecée pour toi... elle a pas survécu à la dernière opération... celle de ton foie... elle était trop faible...

Au fur et à mesure des explications, Clive s'était liquéfié. Ses doigts tremblants se posèrent avec émotion sur le cylindre qu'il n'osait pas étreindre. La voix de son beau-frère était tel un fantôme qui hantait l'atmosphère : le blond aurait voulu lui demander de se taire, mais sa gorge était trop nouée pour ça. Il étouffait...

-
- Elle m'avait dit qu'elle voulait qu'un message soit laissé pour toi sur son cylindre, alors je l'y ai fait gravé juste après sa crémation. Elle t'aimait vraiment, Clive, elle aurait tout fait pour toi...

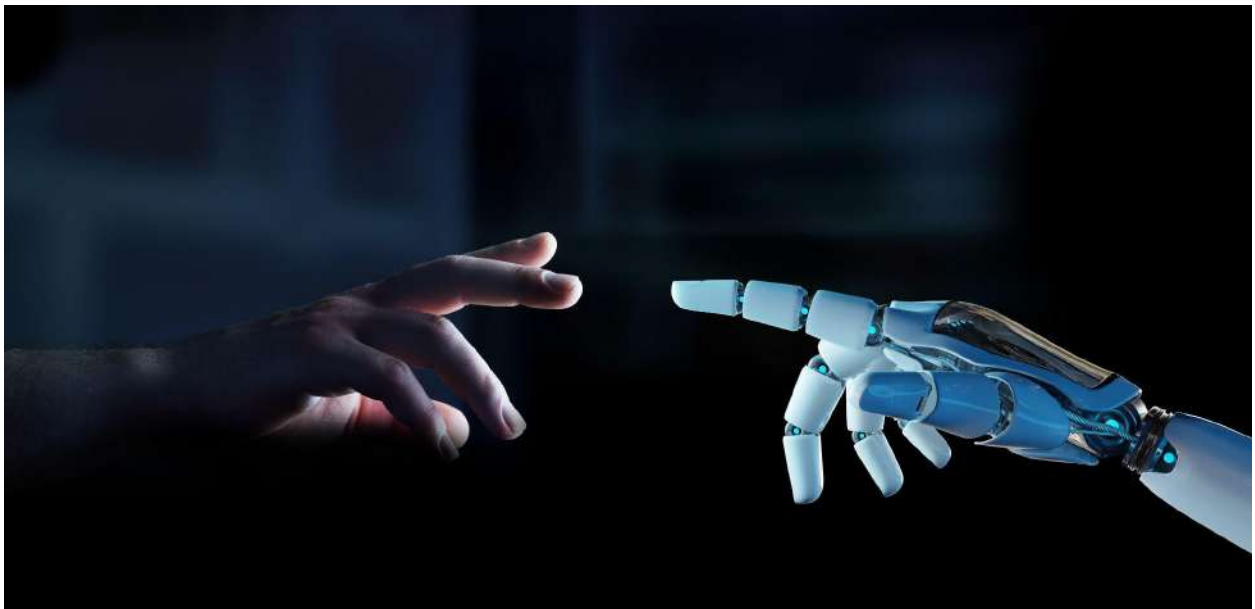
Un sanglot résonna dans la pièce, sans que le blond ne pût savoir s'il émanait de lui ou de son interlocuteur. Du bout des doigts, il caressa le message gravé dans le métal, avant d'enfin poser les yeux dessus...

**

Tout son corps lui faisait mal, et sa gorge le brûlait atrocement. Les coquards entourant ses yeux l'empêchait d'ouvrir les paupières, il ne savait même plus où il était. Il ne savait pas non plus ce qu'il avait fait. Un coup dans les côtes lui arracha un cri, et il entendit quelqu'un se pencher sur lui.

- Tu vois 415-M-5896, je t'avais bien dit qu'on tarderait pas à se retrouver. J'espère que t'es content d'avoir revu ta femme hein, espèce de p'tit veinard !

L'image du cylindre apparut alors derrière les paupières de Clive comme si celles-ci étaient chauffées à blanc, et un long hurlement de désespoir martyrisa sa gorge encore une fois.



Fil de vie

Jessica Altmeyer

Introduction

Comment se remet-on d'un abandon ?

La vérité, c'est qu'on ne s'en remet jamais vraiment.

On se contente de vivre avec. De trouver de nouvelles raisons de vivre, de nouveaux horizons. D'élargir le champ des possibles et de se dire que finalement, la vie peut en valoir la peine. On essaye. On se trouve de nouveaux objectifs et on espère qu'un jour, cette page douloureuse de notre existence s'arrachera et nous permettra de voler de nos propres ailes. Sans contraintes. En toute liberté.

Mon histoire avec Théo commença un 2 Avril. Il faisait beau ce jour-là, je me souviens encore du chant des oiseaux et du soleil timide qui filtrait par sa fenêtre. Il était attablé à son bureau, les doigts noirs d'encre et de fusain quand je suis entrée dans sa vie.

D'ailleurs, je me souviendrais longtemps de ses mains. Elles étaient grandes et calleuses : des mains d'artiste. Des mains d'homme qui n'avait peur de rien et qui se donnait les moyens de réussir ce qu'il entreprenait. Lorsqu'il les a passées sur mes courbes pour la première fois, je me suis sentie la plus chanceuse des femmes. Je me rappelle encore que la force de cet homme n'avait d'égal que l'élégance de son coup de crayon. Assurément, il était talentueux et passionné... Et il ne correspondait pas aux standards de la société. Il le savait et il s'en fichait. Il se sentait bien dans ses baskets et c'était l'essentiel.

A cette période-là, le bonheur et l'accomplissement de toute ma vie me semblaient les choses les plus faciles à attraper. Il m'aurait suffi de tendre la main pour les saisir et les faire miennes comme des bonbons un soir d'Halloween.

Tout aurait été plus facile si tel avait été le cas.

Je ressens encore ce déchirement en moi, parfois, lorsque je repense à ce que nous avons vécu tous les deux. L'intensité et la passion qui dévoraient son regard lorsqu'il passait du temps avec moi, un temps suspendu, le temps qu'un ange passe. Le seul ange qui peuplait mon horizon, c'était lui. Il me faisait me sentir vivante autant que bien, je me sentais exister. Je me sentais réelle.

Qui je suis ? Voilà une question audacieuse, cher lecteur. Je n'ai pas envie de vous en donner la réponse tout de suite. Je ne suis pas sa mère, non, quand bien même il était à mes yeux le plus beau et le plus courageux des adolescents.

Nous avons tous en nous l'essence de quelque chose, mais il serait prématuré de vous donner la mienne tout de suite. Pourquoi ? Hé bien, car vos suppositions m'intéressent...

La chambre de Théo

La chambre de Théo était une pièce spacieuse et bien éclairée. Le matin, les rayons du soleil, timides, semblaient avoir autant de mal à s'infiltrer par la fenêtre que lui à se tirer des bras de Morphée. Souvent, la journée, des oiseaux se posaient sur le rebord de sa fenêtre. D'adorables petits moineaux qui gazouillaient et repartaient d'un vol paniqué lorsqu'il lançait son oreiller contre la vitre pour les faire fuir.

Elle était sobrement décorée. Tout du moins, pour un garçon de son âge. Ses murs bleu pastel gardaient les vestiges de son enfance, car une frise bleue courait sur chacun des quatre murs à hauteur d'un enfant, avec des motifs de dragons et de dinosaures dessus. Ces motifs qui avaient été cachés à mesure qu'il avait grandi, recouverts par des meubles plus adaptés à sa taille. Des murs qui se couvraient de posters de groupes de rock ou de jeunes femmes en tenue assez découverte. Sur son bureau en bois clair, il avait une radio qu'il arrêta d'allumer une fois rendu à l'adolescence, mais qui crachotait souvent des solos de guitare ou des airs de cornemuse ; parfois les deux en même temps. Il y régnait souvent un fouillis sans nom de feuilles, de dessins inachevés, de crayons en désordre et de fusains cassés ou usés. Quand il créait, il ne faisait pas attention à être propre sur lui, et de toute manière, il défendait à quiconque de toucher à son bureau.

En face de son bureau se tenait un lit, que j'avais eu tout le loisir d'observer sous toutes les coutures depuis ma position. Un grand lit à couverture bleue foncée et aux trop nombreux oreillers, souvent défait, toujours refait par sa mère. L'hiver s'y rajoutait une couverture en plumes qui semblait beaucoup plus vieille que lui. Sous ce lit, il mettait des petites boîtes comportant des magazines et d'autres petites pièces que je n'arrivais jamais vraiment à identifier, ainsi que son vieux matériel de dessin. Une autre boîte, plus grande et appuyée contre le mur, comme oubliée le plus loin possible, portait l'énigmatique mention « anciens concepts ».

Face au pied du lit se trouvait son placard. Dans le même bois de cèdre que son bureau, il l'avait au fil des années décoré de multiples dessins, certains un peu plus osés que d'autres, qui prouvaient à eux seuls l'évolution de son style. Sur le dessus de ce meuble bien trop grand pour moi et qui me paraissait immense, il avait posé plusieurs boîtes à chaussures qui ne devaient plus contenir de chaussures depuis une éternité.

Enfin, à côté du bureau se trouvait sa bibliothèque. Elle regorgeait de romans d'action, de mangas divers et variés et de livres traitant des différentes techniques de dessin. Cette bibliothèque aux étagères fatiguées débordait d'ouvrages et de savoir, et çà et là se trouvaient quelques figurines, seule réelle excentricité qu'il se permettait en dehors de ses dessins et de ses multiples posters dont certains recouvraient les autres à mesure que le temps faisait son œuvre.

J'ai vu cette chambre pendant très longtemps. Jusqu'à ce qu'il se lasse de moi, en vérité. Pourtant, il m'emmenait partout, fier de m'exhiber auprès de ses amis et de leur montrer combien il était fier de lui.

Processus créatif

Quand Théo se mettait en tête de faire quelque chose, il ne le faisait jamais à moitié. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi concentré sur une tâche et d'aussi intense lorsqu'il se mettait à l'œuvre. Rien n'aurait pu le distraire une fois qu'il était lancé, et c'est quelque chose que j'avais toujours trouvé admirable autant que fascinant chez lui. De ses doigts sales de

fusain, il créait des choses d'une magnificence rare, et croyez-moi, j'en savais quelque chose pour l'avoir vu concentré sur son travail plus d'une fois. Même si il aurait gagné à ajouter des couleurs à ses dessins, il estimait que rien ne valait les nuances de gris du noir et blanc et les nuances que pouvaient apporter ses doigts en écrasant sa poudre grise-noire contre le grain du papier sur lequel il travaillait.

Vous vous demandez sans aucun doute comment je peux savoir de telles choses sans faire réellement partie de son entourage. A dire vrai, si, j'en faisais partie. J'ai simplement dit que je n'étais pas sa mère.

D'ailleurs... Il lui ressemblait beaucoup. Cette femme aux longs cheveux noirs et aux yeux verts avait sans aucun doute fait tourner plus d'une tête en étant plus jeune, et mon Théo avait hérité de cette beauté mystérieuse et fascinante. Il avait les yeux bleus de son père et les cheveux noirs de sa mère, bien qu'ils aient été frisés et tombaient de façon indisciplinée de part et d'autre de son visage, ses lunettes carrées soulignant le sérieux dont il pouvait faire preuve. Il avait, d'ailleurs, les yeux les plus bleus que j'aie jamais vus, bleus comme le ciel, l'azur, l'océan, ou même les trois à la fois. Quand il les posait sur moi, je me sentais la plus élégante des femmes et je mesurais la chance que j'avais d'être à ses côtés, même si je ne le voyais rarement plus que quelques heures par jour.

I. Le début de la fin

Le temps a fatalement fini par passer. Mon Théo a grandi, et a connu ses premiers amours. Une femme rousse, tout d'abord, ravit son cœur de façon aussi brusque qu'inattendue. C'est à partir de ce moment-là qu'il commença à me délaisser. Cependant, je n'étais pas rancunière, je savais qu'il reviendrait vers moi tôt ou tard.

Lorsqu'elle lui a brisé le cœur, ça a été ma chance. Il est revenu vers moi et a dessiné de façon compulsive pendant plusieurs jours. Il m'imagina des sœurs bien plus jolies que moi, mais je savais que j'étais sa petite préférée. Comment aurait-il pu en être autrement ? Après tout, j'étais sa première en la matière. Puis, il me déclina de plusieurs façons. Tantôt en tenue d'hiver lorsque la neige remplissait le jardin, tantôt en bikini lorsque le soleil brillait fort et que la chaleur le contraignait à se cloîtrer volets fermés dans sa chambre. Une frénésie créatrice qui lui faisait un bien fou et me permettait de briller sous son regard.

Puis il a connu une autre femme. Une belle blonde aux yeux marrons qui le soutenait et l'encourageait. Je dus subir sa compagnie pendant plusieurs années... Pire : ce fut, en vérité, le vrai point de rupture de ma relation avec lui. Elle avait laissé quelques affaires dans sa chambre, et leur couple durant, ils décidèrent de prendre ensemble un logement. Sa chambre ne tarda pas à être remplie de cartons, et quelques semaines plus tard, vidée.

Contrainte à une obscurité que je croyais éternelle, je me sentis trahie. Comment pouvait-il m'abandonner comme cela ? Qu'avais-je fait de mal pour mériter son mépris et qu'il m'oublie, moi qui avais été si longtemps là pour lui ? Si j'avais pu, je serais allée le retrouver et je ne l'aurais jamais laissé partir. Mais je l'entendais encore...

- « Maman, je te laisse ce carton, je viendrais le chercher plus tard. Fais-y attention, d'accord ? »

Une belle plaisanterie... Jamais je ne le revis. Seule dans ce grand carton, je ne cessais de me demander ce que j'avais fait de mal et comment il avait pu m'y reclure aussi simplement que cela. Même lorsque maman tomba malade, il ne daigna pas revenir s'enquérir de mon état. Il m'avait abandonnée.

Passées les premières années, je commençai à m'y faire. Comment ? Hé bien lecteur, vous avez sans doute déjà compris que je n'étais pas quelque chose de vivant. Mais je ne vais pas vous donner la réponse tout de suite. Non, il faut d'abord que je vous conte la suite de mon histoire. Et comment je me suis sortie de ce vieux carton prenant la poussière. En vérité, je m'étais fait une amie. Il s'agissait de Betty, une figurine issue d'une vieille animation japonaise qu'il n'avait pas emmenée dans son nouveau chez lui et qui, aussi désœuvrée que moi, avait été un véritable soutien pour moi. Nous passions nos journées en nous imaginant ce que devenait Théo, et quelle place nous aurions pu avoir dans sa nouvelle vie. Et quand tout cela était trop douloureux, nous trouvions des histoires à nous raconter l'une à l'autre pour nous remonter le moral.

Puis un beau jour, nous revîmes la lumière du jour.

Il me fallut un petit temps pour que mes yeux s'habituent, mais je distinguai une tête que je connaissais bien. Il s'agissait du père de Théo. Les traits rendus durs par l'âge et par les difficultés de la vie, ses cheveux jadis d'un beau châtain maintenant parsemés de blanc et de nuances de gris, il avait décidé de faire un peu de vide dans la maison. J'appris plus tard que maman était décédée des suites de sa maladie, et que cela avait été pour papa un moyen de faire son deuil et de masquer son chagrin autrement qu'en surconsommant boisson alcoolisée sur boisson alcoolisée.

A nouveau, il faisait beau. L'odeur des fleurs me chatouillait les narines et me faisait comprendre que nous étions au Printemps. Plusieurs éclats de voix se faisaient entendre autour de moi, et je finis par comprendre qu'il s'agissait d'une brocante.

Betty resta assez peu longtemps avec moi. Ce fut un véritable déchirement que de la voir s'éloigner de moi, bien malgré elle, et ce même dans les bras d'un nouveau propriétaire qui semblait très gentil. Au moins, elle avait droit à une nouvelle vie auprès d'un passionné de la licence de laquelle elle venait. Si j'étais un jouet ? Oh non, lecteur, vous faites fausse route. J'étais quelque chose de bien plus fabuleux.

Vers la fin de la journée, je finis par trouver preneur à mon tour. Ou plutôt, preneuse. Je ne compris pas tout de suite où j'allais, rangée dans un sac à dos et sans même avoir une idée de ce qui m'attendait. Je n'étais pas maîtresse de mon destin et je ne l'avais jamais été. Je me contentais de le subir sans broncher, comme on l'attendait bien souvent d'une femme et de ses malheurs souvent qualifiés de ridicules.

L'obscurité fut une nouvelle fois mon amie. Je ne fus pas sortie tout de suite de ce sac, et même si j'avais la certitude qu'il y avait toujours moins de temps d'écoulé que lorsque j'avais été dans ce stupide carton, je n'aimais toujours pas cette sensation. J'étais infiniment seule, et je me sentais plus creuse que jamais. Arriverais-je un jour à surmonter ce vide lancinant dans ma poitrine, et à me sentir de nouveau vivante aux yeux de quelqu'un ? C'était une réponse que j'étais bien incapable de fournir.

II. Lelia

Quand enfin je sortis de ce sac à dos, des jours plus tard, je découvris le visage de mon acheteuse. Elle s'appelait Lelia et son visage encore marqué par l'adolescence était entouré d'une cascade de cheveux bruns. Ses yeux me fascinèrent. Lelia était vairon et l'un de ses yeux était marron, tandis que l'autre était bleu. Elle entreprit alors de me refaire une beauté, soufflant la poussière qui m'avait recouverte, et s'arma d'armes que je ne connaissais que trop bien : des crayons. Elle redessina mes courbes au sens le plus strict du terme, m'offrant de nouvelles possibilités et une nouvelle jeunesse. Jamais je ne m'étais sentie aussi vivante qu'entre ses mains. Malléable et influencée par des choses trop fortes pour elle, mais vivante malgré tout, et bien loin des abysses angoissantes de l'oubli.

Alors, je me sentis renaître.

Sous sa mine acérée, je devenais une femme forte et indépendante. Au gré de son imagination, je devenais une héroïne de guerre, une héroïne de tous, une femme qui n'avait peur de rien ni de personne. Elle m'imagina tout un univers en bande-dessinée, et elle réfléchissait tant à voix haute que j'en connaissais les histoires à mesure qu'elle les écrivait et qu'elle les dessinait. J'étais heureuse. Enfin, je trouvais un but et un objectif à mon existence morne et monochrome. Elle me mettait en couleurs au fil de ses pages et jamais je ne m'étais sentie aussi libre d'être tout ce que je voulais être.

Le meilleur ? C'était que ses bandes-dessinées trouvaient un vrai public. Si au départ elle fut moquée et rabaissée, ce qui la conduisait parfois à déchirer des pages entières de travaux, elle finit par percer. Et j'étais là pour voir ça. A sa première dédicace, elle m'emmena, comme son trésor. Par la suite, je perdis le compte des interviews qu'elle fit en parlant de moi, et je me sentais débordante de fierté. Elle m'améliorait et j'étais sa muse, et tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. J'en avais presque oublié mon Théo, ce premier artiste qui avait su me voir à travers ses yeux, cet enfant qui avait grandi en me laissant petit à petit vouée à l'abandon le plus douloureux.

J'avais trouvé une raison de vivre. Et ma raison de vivre, c'était Lelia et le succès retentissant de ses « Aventures de l'elfe lunaire ». C'était en effet comme cela qu'elle avait choisi de m'interpréter et de me donner une famille. Nous étions des créatures elfiques, humaines mais dotées de longues oreilles, et notre peau blanche n'avait d'égale que la noirceur de notre pilosité. Étrangement, elle avait choisi d'en faire un peuple matriarcal, mais cela m'allait bien : je ne voulais plus rien avoir à faire avec les hommes maintenant, même si ce point de vue devait sans aucun doute vous sembler puénil. Et puis, qui pouvait être sûr que ce n'était pas moi qui lui avais discrètement soufflé cette idée à l'oreille ?

Pourriez-vous en être certain, lecteur ?

Lelia m'avait donné un but : je devais coûte que coûte rester à ses côtés. Elle m'avait sortie de l'ignorance et des limbes de l'oubli, du vieux carton dans lequel j'avais été trouvée, et elle m'avait permis de passer outre ce sentiment lancinant d'abandon qui résonnait en moi comme la pire des trahisons. Elle avait fait de moi la pièce maîtresse de sa vie et semblait plus heureuse que tout à chaque fois qu'elle devait parler de moi et de son inspiration pour ses créations. Je ressentais un véritable sentiment d'accomplissement alors qu'elle gravissait les échelons et se bâtissait une carrière solide dans le monde de la BD, qui pourtant était un monde de requins.

Elle en connut d'ailleurs un, et je ne pus rien faire pour l'empêcher.

Tout commença par des flirts gentils et des coupes de champagne offertes aux séances de dédicaces. J'étais là, car elle m'emmenait toujours avec elle. J'étais un peu abîmée par le temps, un peu écornée, mais elle s'en fichait : elle m'emmenait telle que j'étais et telle qu'elle m'appréciait. Je crois que l'on pouvait dire que c'était une amie et une protectrice. Et je ne sus pas remplir ce second rôle à son égard.

Soirée après soirée, je voyais se rapprocher d'elle un jeune homme dont le visage ne m'avait de prime abord pas inspiré confiance. Mais il lui plaisait, ce grand blond large d'épaules, alors qu'aurais-je bien pu faire ? Surtout bloquée comme je l'étais derrière les contraintes qui m'étaient propres ?

Un soir, elle rentra avec lui d'un gala de charité. Elle me posa sur la table du salon, et les petits gloussements qui me parvenaient ne laissaient aucun doute quant aux activités qu'ils pratiquaient. J'étais sincèrement heureuse pour elle, alors je ne m'inquiétais pas, en vérité. C'était une grande fille.

Oui, mais j'aurais dû.

Petit à petit, je voyais cet illustre inconnu se rapprocher d'elle. Ses petites attentions tendres au matin faisaient sourire avec amour ma propriétaire, et il semblait réellement nourrir plus que du désir à son égard. Plus le temps passait, plus il s'imposait dans son petit chez elle. Cela commença par sa brosse à dents, sagement posée sur le rebord de l'évier. Oui car elle finit bien par me « ranger », mais sur la vaste étendue de son bureau de travail, j'étais tout de même un peu oubliée alors que son bonheur éclaboussait chaque chose qui l'entourait. Au fil des jours, il laissait chez elle un peu plus de lui, quelques vêtements, et finit par venir de plus en plus souvent. Je pouvais la voir s'épanouir et devenir plus belle que jamais, gorgée par tout cet amour dont elle semblait tant avoir manqué tout au long de sa vie.

Si seulement j'avais su voir par-delà le miroir...

Cet homme, lorsqu'il était seul chez elle, ne m'inspirait aucune confiance. Il furetait partout comme un rat à la recherche de quelque chose, et je ne pouvais qu'assister, impuissante, à ses déboires et à ses vices. Lorsqu'elle n'était pas là, il révélait un tout autre visage que j'étais la seule à voir, et duquel je ne pouvais pas avertir cette femme qui m'avait sortie de ma vie d'oubli. Et surtout, il lui interdisait de m'emmener avec elle à ses séances de dédicace comme autrefois. Elle l'aimait, alors évidemment, elle ne se posait pas la question. Elle lui passait les quelques caprices qu'il pouvait lui faire, ses fantaisies, ses défauts. Après tout, même son chien trouvait en lui un compagnon de jeu agréable !

Enfin, en apparence. Je ne compte plus le nombre de fois où je fus témoin malgré moi d'un acte violent de la part de cet homme à l'encontre de ce pauvre chiot. Quand il n'entretenait pas ses allures de parfait gentleman auprès d'elle, c'était un homme au cœur plus noir que les plus profondes abysses, et plus le temps passait, plus une angoisse me ceignait le ventre : allait-il s'en prendre à ma Lelia ? Elle l'aimait, elle lui pardonnerait toujours, c'était une évidence... Une évidence bien trop dangereuse.

Au début, il lui mit une simple gifle qui la fit tituber. Puis les choses empirèrent et en plus des coups, il la coupa de son petit monde qu'elle appréciait tant. Finies les séances de

dédicaces, finies, les longues heures de création atablée à son bureau. Il avait marqué sa vie d'une griffe de fer, et plus les jours passaient, plus leur relation semblait s'embourber. Il y eut bien plus d'un moment où je me demandai si il l'aimait encore, au moins, mais je n'eus jamais réellement la réponse. De toute façon, qui aurait pris la peine de me répondre ? Je n'étais qu'une chose inanimée sur un plan de travail, contrainte et forcée d'être témoin de l'horreur d'un quotidien violent et traître, sans rien pouvoir faire pour venir en aide à celle qui m'avait sortie de cette boîte sombre et poussiéreuse.

Un soir, au beau milieu de la nuit, je vis passer l'imposante silhouette de son amant. Je ne compris pas tout de suite ce qu'il faisait. Il s'était attardé sur le balcon de Lelia et y avait amené plusieurs de ses travaux, bandes-dessinées et croquis. Je crois qu'il m'avait oubliée, et ce fut bien là ma chance. En effet, je crus d'abord qu'il s'allumait une cigarette. Mais l'odeur de papier brûlé et la fumée noire caractéristique ne laissaient pas d'autre alternative : il venait d'enflammer le travail de toute une carrière. Et non content de cet acte barbare, il filait à l'anglaise sans demander son reste, un baluchon contenant ses effets personnels sur le dos ! J'aurais voulu hurler, prévenir ma Lelia, mais j'en étais incapable. Posée sur ce stupide bureau – quand j'avais de la chance –, je ne pouvais que constater et être témoin de l'autodafé qu'il faisait de ses œuvres.

La chance voulut que la fumée la réveille et qu'elle descende voir de quoi il retournait. Je la vis se précipiter sur ses créations comme une damnée, tenter d'étouffer le feu, mais il gagnait déjà les planches de bois de son balcon et les flammes léchaient la structure de sa maison. Résignée et malgré moult protestations et insultes qui réveillèrent sans aucun doute une bonne partie du voisinage, elle rentra et appela les pompiers, toussant pour évacuer cette fumée collante de ses poumons et s'efforçant de rassembler ses esprits. Paniquée, elle prit quelques affaires et tenta tant bien que mal de me retrouver... Mais se souvenait-elle d'où elle m'avait posée ? Pas vraiment.

J'aurais voulu hurler et lui crier où j'étais, mais je la vis passer devant moi en trombe pour sortir des flammes qui gagnaient petit à petit son domicile. Ces mêmes flammes qui dansaient sur les murs et faisaient éclater les cadres des tableaux qu'elle y avait accrochés. Lorsqu'elle passa, le courant d'air de sa précipitation me fit voler depuis mon perchoir jusqu'à tomber mollement au sol. Et je restai là, impuissante, au milieu de la fournaise. Les sirènes se firent assez vite entendre, mais il était déjà trop tard. Je pouvais me sentir brûler, et j'eus l'impression de mourir alors que l'incendie faisait rage.

III. Tempus fugit

Je fus finalement retrouvée des jours plus tard, au milieu des décombres. J'ignore encore comment je m'en sortis. Peut-être dus-je mon salut à cette poutre qui s'était décrochée du plafond et avait étouffé les flammes qui m'avaient gagnée. Je me sentais groggy et épuisée, et j'avais mal. La simple perspective qu'un objet puisse ressentir la douleur doit vous sembler étrange, lecteur, mais c'était bien le cas.

Quand Lelia me retrouva, je lus un tel soulagement dans ses yeux qu'il suffit temporairement à me mettre du baume au cœur. Mais je fus en revanche forcée de remarquer le chaos. Outre le papier qui avait brûlé, certaines pages et certains travaux me concernant avaient été mouillés par les lances à incendie, et l'encre en avait coulé, faisant une tâche informe d'encre qui avait traversé plusieurs couches de papier. C'était un pur spectacle de désolation qui s'offrait à mes yeux encore ternis par les conséquences de l'incendie. Un véritable carnage. Et que dire du cœur ravagé de ma dessinatrice ?

Suite à cela, Lelia entreprit de me protéger. Je fus placée sous verre, ce qui assurément m'empêcherait de subir les outrages du temps et les aléas divers et variés de l'environnement qui m'entourait, mais mettait une distance que je trouvais désagréable entre moi et ma propriétaire. Plus méfiante que jamais et ayant pris cette mauvaise habitude lorsqu'elle avait voulu plaire à cet homme qui avait tenté de ruiner sa carrière, elle ne m'emmenait plus avec elle, me condamnant à une éternelle solitude entre ses meubles. Elle avait bien un chien, un adorable labrador couleur chocolat qui avait la fâcheuse manie de lécher tous les supports en verre qui passaient trop près de lui, mais vous avez déjà essayé de parler à un chien ? Il ne comprenait rien, ou ne voulait pas comprendre.

Mes jours me parurent plus longs que jamais. Je la voyais de moins en moins souvent car, par excès de protection, elle m'avait enfermée dans ce qui lui servait d'atelier de création, où elle ne se rendait que pour travailler, et ne laissait quasiment personne venir m'admirer en dehors d'elle. Définitivement terminées, les séances de dédicaces en sa compagnie, à regarder et à jouir du succès retentissant de ses dessins. Ainsi recluse, je fis néanmoins la connaissance de plusieurs livres. Ils étaient tous beaucoup plus vieux que moi et, même s'ils étaient un peu aigris au départ, ils se montrèrent plus que ravis d'avoir quelqu'un avec qui partager le savoir qu'ils renfermaient. Chacun d'eux était un remarquable conteur, et j'appris bien des choses à leur contact. Certes, cela me changeait de la chambre de Théo dans laquelle j'avais été créée et où les mangas avaient toujours décidé de rester bizarrement entre eux, mais j'étais contente de ne pas passer mes journées seule, et même si ces vieux ouvrages pouvaient être grincheux, ils restaient une compagnie satisfaisante.

Pourtant, ne plus voir le petit artiste qui m'était lié créer, qu'il s'appelle Théo ou Lelia, me manquait cruellement. Maintenant, quand elle venait travailler, Lelia ne réfléchissait plus à voix haute comme autrefois. Elle se contentait de coucher sur le papier ses idées, ou de les dessiner directement, quitte à devoir gommer plus d'une fois les traits qu'elle commençait pour les rectifier, voire à froisser sa feuille et à la jeter directement à la poubelle quand elle en était insatisfaite. De temps en temps, elle se tournait vers moi et posait ses doigts contre ma paroi de verre, seul contact que j'avais encore avec elle, mais elle me semblait plus triste que jamais. Quelle vie serait heureuse si l'on était contraint de faire attention à tout et de se méfier de tout le monde ? La maison était devenue étonnamment silencieuse et je n'avais plus vraiment connaissance du temps qui passait.

Un jour, cependant, je devinai que cela faisait plusieurs années que j'étais là. Outre la femme de ménage qui passait régulièrement nous chatouiller de son plumeau à poussière et nettoyer mon carreau, je me rendis compte que des cheveux blancs parsemaient la chevelure de Lelia. Que son visage se creusait discrètement de rides, telles que trois petits traits aux coins de ses yeux, ou les vestiges d'un sourire autour de sa bouche. Un bref regard au calendrier m'apprit que près de quarante ans avaient déjà passé. Qu'était-elle devenue ? Ainsi recluse dans ce bureau de créatrice, j'eus l'impression d'être passée à côté de sa vie, et cela me pinça si violemment le cœur et me révolta tant que je décidai de reprendre les choses en mains afin de devenir un tantinet maîtresse de mon avenir.

J'entrepris donc de me libérer de mon carcan de verre. Un soir, alors que tout était calme et que même les vieux manuscrits dormaient dans leur bibliothèque, je tentai de bouger. Il me fallut du temps et beaucoup de force pour faire bouger quoi que ce soit, mais

finalement, mon cadre finit par glisser légèrement sur la gauche. Répétant mes efforts, je finis par glisser du clou dans le mur où j'étais plantée, et je m'écrasai la tête la première par terre.

Le visage entre les débris de verre et avec une incapacité complète à me relever, je restai de longues heures face contre la moquette verdâtre du bureau de Lelia. Quand elle poussa la porte du bureau pour venir travailler, je me rendis compte, cette fois, qu'elle avait une canne. Où était donc passée cette jeune femme débordante de vie qui m'avait sauvée du grenier, ou de pire encore ? Je n'arrivais pas à croire que cette dame certes élégante, mais aux lunettes arrondies à fine monture dorée, qui se trouvait devant moi était ma Lelia.

« Le temps a bien passé, ma belle... Toi et moi sommes devenues trop vieilles pour ce genre de folies. »

De quoi parlait-elle au juste ? Alors qu'elle dégagait les morceaux de verre de mon visage et de mon corps, je vis dans l'embrasure de la porte une silhouette qui m'était familière. Son vieux chien était toujours là, mais justement, lui aussi, le temps l'avait rattrapé. Sa langue pendante et joviale ne léchait plus tout ce qui passait à portée. Était-ce au moins encore le même chien ? Une fois qu'elle m'eut ramassée, Lelia m'emmena dans son salon. Je mis du temps avant de m'habituer à cette soudaine luminosité, son bureau n'ayant eu aucune fenêtre pour me permettre de voir le monde, et ce que je vis me laissa sans voix. Combien d'années avaient diable passé ? Par la fenêtre, je pouvais voir des voitures capables de planer. Elles ne volaient pas à proprement parler, mais manifestement, pour éviter les kilomètres de bouchons dans les grandes villes, les humains avaient développé des véhicules capables de léviter les uns au-dessus des autres.

« Oxana, appelle mon fils. »

A défaut de pouvoir bouger ou m'indigner, je fus contrainte de voir ces développements technologiques incroyables que j'avais loupés. Quand Lelia était-elle devenue mère ? De combien d'enfants ? Combien de temps avait passé ? Seulement quarante ans, ou bien plus ? Je n'y comprenais plus rien. L'assistant vocal de la maison permit à Lelia de converser avec son fils, et je compris très bien le but de leur discussion. De toute évidence, l'artiste qu'elle avait été était devenue trop vieille pour vivre seule. Elle acceptait la proposition de son fils d'intégrer une maison de retraite, à la condition sin equa non de m'emmener avec elle.

J'eus un pincement au cœur en repensant à mes camarades conteurs, enfermés dans ce bureau bien trop peu lumineux depuis déjà trop d'années. Et combien d'autres encore après celles-ci ?

Mais surtout, j'étais choquée par cette trahison que subissait Lelia une nouvelle fois, après que son amant aie pourtant réduit le travail de toute une vie en cendres et en flaques d'encre et de papier morcelé. Son fils, à qui elle avait dédié tant d'années et pour qui elle m'avait laissée de côté, abandonnant ses rêves de grandeur et sa célébrité, l'obligeait à choisir entre lui et moi. Pourquoi ne pouvait-elle pas rester chez elle, au juste ? L'un des livres, cyniques, affirma que c'était pour récupérer la maison et y installer sa petite famille. Or, il était pour moi impensable qu'un être pour qui une femme avait tout donné puisse ainsi lui planter un couteau dans le dos et s'installer comme seul maître d'un bien qu'il n'avait pas contribué à obtenir. Les enfants étaient-ils tous des ingrats ? J'aurais eu bien de

la peine à le dire, moi qui n'avais jamais été conçue pour pouvoir enfanter, et qui ne voyait cet aspect de la vie d'une femme qu'à travers le prisme de la fin de vie de cette créatrice qui avait fait une moi une héroïne de guerre. Face au choix impossible qu'elle devait faire entre perdre son autonomie et me perdre moi ainsi que tout ce qui faisait son univers de dessinatrice, Lelia avait choisi le moindre mal.

Alors pourquoi diable s'entêter à tourmenter une vieille femme comme elle qui n'avait demandé qu'à vivre sa petite vie ?

Soudain, un autre détail me frappa. Je n'avais plus revu Lelia avec un homme depuis l'incendie. Bien sûr, je ne doutais pas du fait qu'elle devait en avoir connu, sans quoi elle n'aurait guère pu devenir mère, mais elle avait soigneusement veillé à me protéger comme son plus précieux trésor et à ne me montrer à personne d'autre. Même ce fils dont elle avait ordonné l'appel à son assistant de domicile numérique, je ne l'avais jamais vu.

Et lui ? Avait-il seulement vu à quoi je ressemblais ? Ou bien n'avait-il toujours connu que les planches de mes aventures dessinées par sa mère ? Alors, était-ce bien elle qui devait se sentir trahie ? Je ne savais plus vraiment où donner de la tête et quelle piste était la plus logique à suivre...

IV. Rêve

Vous me prendrez sans aucun doute pour une folle, lecteurs, mais je fis un rêve prégnant. Je ne sais pas exactement combien de temps il dura, si tant est que votre esprit puisse accepter qu'un objet puisse être capable de rêver, mais j'étais dans l'un des univers que Lelia avait créés pour moi. Fière cheffe de clan, je menais mes guerrières au combat alors que nous n'étions armées que de quelques lances et d'armes de fortune, face aux pistolets et aux autres armes automatiques des militaires qui nous faisaient face.

La bataille se déroulait rapidement, les balles fusant beaucoup trop près de mes oreilles pour mon propre confort, mais l'envahisseur était repoussé et le point que je devais défendre ne souffrait d'aucune prise par l'ennemi. Et dans ce rêve, je revis un visage que je n'avais plus vu depuis longtemps. Je reconnus le menton sec et les yeux clairs de Théo.

Lorsque je me « réveillai », je ne vis d'abord que les ténèbres et sentis les cahots de ce que je devinai être une route, visiblement traditionnelle, à défaut des voitures « volantes » que j'avais identifiées un peu plus tôt. Je ne mis pas longtemps à comprendre que Lelia avait fait ses valises et partait pour sa nouvelle demeure jusqu'à la fin de sa vie.

A ma grande surprise, elle avait emmené avec elle quelques uns des gros ouvrages avec qui j'avais passé tant de temps, mais ils semblaient aussi usés que l'était mon illustratrice. La voiture – ou quel que fut le moyen de locomotion utilisé et dont je ne connaissais probablement pas le nom après toutes ces avancées technologiques – s'arrêta finalement, et j'entendis quelques bribes de conversation. De toute évidence, ce traître de fils avait tenu à accompagner sa vieille mère dans sa nouvelle « demeure », et quelques instants plus tard, j'étais déposée avec le restant des affaires de l'artiste dans sa chambre. J'espérais secrètement que tout cela n'était aussi qu'un rêve, une mauvaise farce qui avait mal tourné, et que je reviendrais à moi d'un jour à l'autre. Mais rien de tout cela ne me fut donné.

A la place, je fis la connaissance du visage d'un aide-soignant. A en croire la petite étiquette sur le pectoral gauche de son uniforme, il s'appelait John, et je devinai qu'il avait été

assigné à cette chambre afin d'aider Lelia. Ainsi, même obligée de délaisser son chez elle, elle avait un chevalier servant tout désigné...

Cet homme avait tout du colosse. Grand et large d'épaules, il arborait un visage carré qui semblait sculpté durement dans le marbre, mais je devinai une certaine gentillesse dans ses prunelles... Gentillesse mise à mal par ses mains calleuses et maladroites, mais allons, disons que c'était l'intention qui comptait... Je ne pus cependant me faire la remarque qu'elle semblait entourée d'hommes bien bâtis, bien que celui-ci me semblât bien plus recommandable que celui qui l'avait trahie plus tôt dans sa vie.

Pendant que Lelia visitait l'établissement qui serait son nouveau chez elle, John prit grand soin de disposer ses affaires de la façon la plus personnelle qu'il le pouvait en ne connaissant pas précisément sa nouvelle locataire. Les livres furent saisis précautionneusement et posés sur une étagère, et mon cadre fut suspendu au-dessus de la tête de lit. D'ailleurs, je me sentis étonnamment coquette et flattée quand il émit un sifflement d'admiration en contemplant mes courbes. De toute évidence, il avait dû apprécier mes aventures ! Et il prenait grand soin d'éviter que de la poussière ne s'accumule sur mon cadre, ce qui était très appréciable et très apprécié je dois dire.

J'ignore combien de temps je passais dans cette chambre propre et nettoyée régulièrement. Les visites du fils de Lelia, comme je l'avais estimé, finirent par s'espacer de façon dramatique. Elle tenta bien de reprendre goût à la vie et au dessin, mais ses mains tremblantes ne voulaient plus tracer de lignes correctes, et je la vis dépérir malgré le soutien inattendu de cet aide-soignant très prévenant. Elle tenta bien de se concentrer sur autre chose, mais je ne la vis plus aussi épanouie que lorsque je l'avais connue.

Ses journées se résumaient à des promenades mornes et tristes dans le petit jardin de sa maison de retraite, même si John faisait de son mieux pour l'intéresser à des choses diverses et variées et pour la faire rire. Un véritable déchirement s'opéra une nouvelle fois en moi à mesure que je la voyais décliner. Elle voulait de moins en moins sortir du carcan confortable de son lit, et l'éclat brillant de ses yeux qui m'avait tant marquée semblait avoir disparu pour de bon. Elle avait vécu une vie difficile, et n'avait rien désormais pour passer son ennui, sa seule passion lui ayant été ôtée par l'âge et ses affres tous plus virulents les uns que les autres. Même moi, je commençais à jaunir doucement. L'incendie ne m'avait pas épargnée, bien sûr, et avait déjà coloré mon papier, mais le temps faisait son œuvre aussi implacablement qu'à son habitude.

Ça y est, lecteurs ? Vous commencez à comprendre ce que j'étais réellement ?

Toujours est-il qu'un matin, Lelia ne se réveilla pas. Durant la nuit, la mort l'avait emportée avec elle, et je jurerais avoir vu sa silhouette de grande faucheuse à la fenêtre au moment où elle trépassait. Dans le fond, cela ne m'aurait pas étonnée, elle était aussi vieille que le monde et avait probablement un mode opératoire bien rôdé et efficace, qu'elle avait pu perfectionner au fil des siècles. Toujours est-il que je me retrouvai seule dans cette chambre somme toute plutôt impersonnelle, et fermée à double tour le temps que la famille de Lelia – autrement dit, son fils – ne vienne récupérer ses effets personnels et mettre sa chère mère en terre.

V. Renaissance

Comme vous vous en doutez, le fils de Lelia ne récupéra pas toutes ses affaires. Il hésita un long moment devant mon cadre, mais finit par décider de ne pas me ramener « à la maison ». Non, à la place, il prit John à part et je compris plus tard qu'il me vendait à cet aide-soignant avec quelques planches inédites des bandes-dessinées de sa mère, issues d'un tome qu'elle n'avait vraisemblablement jamais terminé.

Je fus décrochée du mur avec mille précautions et enroulée dans du papier bulle, ce qui m'obstrua la vue un long moment. Le soleil qui filtrait par la fenêtre caressait mes joues et mes jambes de façon presque agréable, mais je ne voyais rien. Ce fut cependant de cette manière que je me rendis compte du temps qui passait : une journée, environ, durant laquelle je pris le temps de faire mes adieux aux livres qui avaient été laissés là, l'un d'eux me contant encore l'une de ses histoires comme un étrange et mélancolique au revoir. Quand la porte de la chambre fut rouverte, John me récupéra et me cala sous son bras, avant de m'emmener dans les couloirs. Ses paroles étaient un peu étouffées par le papier qui m'entourait comme un précieux cadeau, mais je compris que quelqu'un d'autre que lui regrettait le décès de Lelia... Et que vraisemblablement, il y avait eu un grand débat pour savoir si il accepterait de me vendre à la maison de retraite. Rester entourée de personnes abandonnées par leurs enfants, et ne plus jamais voir d'artiste créer tout un univers en veillant sur lui du haut d'une étagère ? Non merci, sans façon !

Je ne pourrais guère dire comment s'agençait l'appartement, ou la maison, bref, le logement, de John. Sitôt arrivée, il me retira ce masque opaque et trouble qui m'avait protégée durant le trajet en voiture, et il m'accrocha au-dessus d'une cheminée. Je fus d'abord craintive de savoir du feu aussi proche de moi, et qu'il s'en rende compte ou non, il finit par me changer d'emplacement, me suspendant sagement au mur en face et me permettant ainsi de voir brûler l'âtre lorsque les nuits d'hiver se feraient longues et froides. Puis, il partit.

Quelques instants plus tard, je pus entendre des voix résonner dans le couloir. Tout d'abord indistinctes, je finis par comprendre qu'il parlait à quelqu'un, sans aucun doute quelqu'un de vieux, car je pouvais entendre le bruit de savates traînant au sol et le claquement à peu près régulier d'une canne sur le sol. Sans savoir trop pourquoi, poussée par mon instinct, je veillai à me présenter sous mon meilleur jour, sans me soucier des ravages que le temps pouvait avoir faits également sur moi. La porte fut poussée doucement et je vis la silhouette d'un homme très âgé, incapable de marcher sans l'appui de sa canne et aidé par John qui lui servait d'appui supplémentaire. Cet homme ramassé sur lui-même m'inspira un sentiment d'appartenance que je n'avais pas ressenti depuis longtemps, une familiarité qui fit battre mon cœur monochrome dans ma poitrine – même si l'idée que quelque chose de sans vie puisse avoir un cœur doit sans aucun doute, lecteurs, vous sembler étrange, n'est-ce pas ? -. Il réajusta ses lunettes rectangulaires sur son nez, et je compris.

– « Regarde, papa, j'ai trouvé une de tes vieilles amies. »

Le vieillard tourna vers moi sa tête au crâne dégarni et aux cheveux aussi blancs que les neiges éternelles, et je sentis une joie indicible m'envahir. Théo ! Il était là ! Devant moi, et toujours vivant ! Il ne m'avait pas abandonnée ! J'en fus si heureuse que je manquai de

m'agiter dans mon cadre et de le faire tomber du mur, et je connus le plus grand ascenseur émotionnel de ma vie.

- « Je ne la reconnais pas. Qui est-ce ? »

A en juger par le soupir résigné de John, ce devait être quelque chose de récurrent... Mais je me sentis à nouveau déchirée de l'intérieur entre deux sentiments contradictoires. La joie d'avoir retrouvé mon créateur, et la déception, que dis-je, la trahison, de me rendre compte qu'il avait tout oublié de moi et de nos moments passés ensemble. L'aide-soignant tenta bien de raviver la mémoire de son « vieux père » comme il l'appelait, mais cela semblait peine perdue. Il ressortit alors en assurant à son père que ce n'était pas grave, et qu'ils réessayeraient le lendemain matin.

A nouveau seule dans une pièce, quoique nettement plus chaleureuse que celle de la maison de retraite de Lelia, et enfermée dans ma prison de verre, je me mis à hurler aussi fort que je le pus. J'en voulais à Théo de m'avoir oubliée aussi facilement, et aussi incroyable que cela puisse paraître, j'en voulais à Lelia d'être morte et de m'avoir abandonnée à son tour, bien qu'elle m'ait été enlevée par le fléau de la vie, elle.

Dans les jours qui suivirent, le même manège recommença. Quelquefois, il semblait se souvenir de moi, mais ces instants fugaces ne duraient jamais et me donnaient envie de sauter du haut de ce mur pour me fracasser au sol. Je ne comptais plus le nombre de fois où je hurlai durant la nuit pour externaliser ma frustration et me défouler, mais plus je m'acharnais, seule dans mon coin, plus j'abîmais ma vitre. Je le vis quelques jours après mon arrivée, alors qu'une fissure commençait à percer le verre dans le coin supérieur droit, celui que je voyais le plus facilement lorsque je levais les yeux. Et plus je criais, plus je voyais cette faille s'agrandir.

Sans comprendre réellement le bien fondé de ma démarche, je continuai à crier et à pleurer lorsque le vieux Théo m'oubliait, et je m'étais mis en tête que si il me touchait, les souvenirs lui reviendraient. Bien sûr, je savais que Lelia m'avait un peu redessinée et avait perfectionné ma silhouette que le crayon jadis utilisé par Théo n'avait pas su garder correctement, mais je trouvais tout de même inadmissible de ne pas l'avoir marqué, alors qu'il m'avait condamnée à tant de solitude.

D'ailleurs, cette solitude... Je finis par en revoir la coupable originelle. Manifestement, son histoire d'amour avec sa chère et tendre avait duré et duré, et tenu plusieurs années. John semblait être leur seul enfant, comme si un curieux mal avait frappé l'espèce humaine durant la longue période où j'avais été recluse dans le bureau de Lelia, et avait condamné les êtres humains à ne procréer qu'une unique fois dans leur vie. Toujours est-il qu'elle était là, à se balancer en tricotant dans son rocking chair, et qu'elle me faisait l'effet d'une poupée de chiffon oubliée dans un coin, ses cheveux blonds comme les blés devenus aussi ternes que de l'herbe séchée... J'en eus presque de la peine, les rares fois où je prêtai attention à elle dans son coin du salon.

Mais au moins, je n'avais pas l'impression d'être une paria, et je pouvais voir le monde évoluer en regardant simplement par la baie vitrée. Quant au curieux mal dont je parlais plus haut, je finis par tenter de me renseigner. Les livres avaient cela de bien que tout le monde en avait chez soi, et il se trouvait que John semblait s'être documenté sur ce phénomène. Connue sous le nom de syndrome d'Achille, il s'agissait de toute évidence

d'une évolution de l'espèce humaine. Devenus trop nombreux sur Terre, la génétique et l'évolution darwinienne firent leur œuvre et ils mutèrent de façon à ne pouvoir enfanter qu'une seule fois dans leur vie, ceci afin d'éviter une surpopulation toujours plus croissante.

En tant que femme, je me sentis étonnamment empathique par rapport à cette femme qui m'avait pourtant volé mon Théo et mon petit bonheur simple.

Elle n'avait pu concrétiser son amour qu'une seule fois, et de toute évidence, cela ne semblait pas avoir suffi à la rendre heureuse. Je ne percevais plus d'énergie dans son regard de petite mémé condamnée à la même éternelle routine. C'était quelque chose de réellement horrible à mes yeux, et pourtant, jamais aucun de mes propriétaires ne m'avait dépeinte comme mère. Peut-être était-ce là les vestiges de l'influence de Lelia sur moi, toujours est-il que je me surpris à me demander si un jour, j'aurais moi aussi la chance de perpétuer ma lignée au travers d'une histoire ou d'un nouveau créateur...

VI. Souvenance

Un jour, cependant, tout changea. Théo venait d'entrer dans le salon, et John était déjà parti travailler. La fissure dans mon verre était de plus en plus conséquente, et peut-être était-ce cela qui le poussa à venir me voir de près ? Toujours est-il qu'il posa ses mains sur cette surface transparente qui nous séparait, et murmura quelques mots que je ne compris pas. Avec toute la précaution dont son grand âge le rendait capable, il me décrocha de mon mur et me retourna, retirant le cadre qui m'avait protégée de tant de choses au fil des ans. De nouveau, j'étais dans ses mains, et ses doigts parcoururent le grammage de mon papier. Je revis l'enfant qu'il avait été, et je jurai qu'il se mit à me sourire.

- « Tu étais là, tout ce temps... Et je ne m'en rappelais pas. Tu as l'air d'avoir subi quelques outrages, toi aussi. »

Tout en parlant et fort de son constat, il passa son index sur l'une des traces de brûlure de mon papier, ces cicatrices qui me gênaient encore parfois bien que j'aie à force appris à vivre avec. Il me pressa contre son cœur, et sa chaleur me revigora l'espace d'un instant. Après quoi, il poussa un léger soupir.

- « Je ne peux malheureusement plus te redessiner, maintenant. Et puis, les elfes n'ont été qu'une période de ma vie... Même si tu restes ma plus authentique création. »

Et la seule qui semblait avoir résisté au temps qui passait et qui réduisait chaque chose en un amas de poussière, visiblement. Quand John revint de la maison de retraite, il nous retrouva assis sur le canapé, son père me racontant toute sa vie dans les moindres détails. Après être parti de chez sa mère, il avait vécu de petits boulots jusqu'à ce qu'il soit victime d'une panne d'inspiration massive. Depuis, il ne dessinait quasiment plus et jamais rien de suivi, seulement quelques petits croquis. Cependant, il avait servi dans l'armée pendant quelques années, et y avait perdu l'une de ses mains, désormais remplacée par une prothèse de très bonne facture. Ses rêves d'étoile montante du dessin avaient été oubliés, et il s'était alors contenté d'une vie simple auprès de sa femme, qu'il assistât tout au long

de sa grossesse, avant d'être rattrapé par la vieillesse et par la maladie d'Alzheimer, qui influait sur son humeur aussi violemment que sur la girouette de ses souvenirs.

Même sa femme avait arrêté son éternel tricot pour se replonger dans ces souvenirs heureux, et l'aide-soignant s'installa à nos côtés pour raconter à son père mon histoire. Bien sûr, il se trompa quelques fois, mais je ne lui en voulus pas : il n'avait pas été là, et n'avait connu mon existence qu'à travers le prisme de Lelia, de qui il s'occupait nuit et jour, et de ce qu'elle lui avait dit. Après quoi, une délicieuse odeur de café flotta dans l'air, puis il fut convenu qu'on me chercherait un nouveau cadre dès le lendemain, « afin de me préserver ». J'avais du mal à comprendre de quoi on voulait tant me protéger étant donné que la pollution semblait être bien moindre maintenant que par le passé, mais j'étais heureuse. J'avais enfin ravivé la mémoire de mon créateur, celui qui m'avait imaginée et couchée sur papier le premier.

Quelques semaines après cette scène de retrouvailles et alors que j'étais dans un nouveau cadre tout neuf et bien plus léger – si je commençais à trop bouger, il ne faisait nul doute qu'il se décrocherait et finirait sa course par terre –, John partit précipitamment de la maison. Tellement précipitamment, à dire vrai, qu'il n'eut pas le temps de donner ses médicaments à sa mère, détail qui me surprit. Je ne compris pas ce qu'il se passait, et ce ne fut que quelques jours plus tard qu'il revint, un nourrisson dans les bras. A son tour, mon « sauveur » était devenu père, d'une adorable petite fille.

VII. Épilogue

Les années avaient passé, et même si j'étais désormais bien plus vieille que mes deux propriétaires et que je leur avais survécu, car tel était le destin des dessins qu'ils pouvaient bien créer, j'étais toujours heureuse de voir la petite vie de la maison s'agiter. La fille de John était devenue une belle jeune fille désormais, et il lui racontait comment son père m'avait créée, et comment il m'avait retrouvée. Elle était sage et écoutait silencieusement, mais à la fin de son récit, je la vis froncer les sourcils en cette moue qu'elle prenait depuis tout bébé quand elle était contrariée.

– « Mais, papa... Elle a bougé, non ? Attends... Elle a disparu ! »

John releva les yeux vers moi. Oui, sa fille avait raison. Après des années et des années d'exercice, j'avais enfin bougé. Je laissais derrière moi une feuille vide, jaunie par la vieillesse et brûlée par un vieil incendie, et j'avais décidé, moi aussi, que mon heure était venue. Alors, j'avais décidé de vraiment prendre mon destin en mains, ce destin sur lequel je n'avais jamais eu le contrôle, et de m'en aller. J'étais devenue trop vieille pour tout cela, de toute façon.

Oui, lecteurs. J'étais un dessin. Un simple dessin réalisé avec toute la passion d'un jeune homme. Un simple dessin passé de mains en mains. Un simple dessin qui avait choisi sa fin.

Lady In Red

Karine Fichter Barnoud

Accro à la lecture depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours eu une prédilection pour les contes de fées, les mondes imaginaires et la romance. Des amis auteurs m'ont offert un de mes plus beaux rôles, il y a quelques années, en me demandant de devenir leur bêta-lectrice. Après un burn-out fin 2019, c'est tout naturellement, et grâce à leurs encouragements, que je me suis lancée dans une reconversion professionnelle pour devenir écrivain public/lectrice-correctrice. De fil en aiguille, j'ai commencé à participer à des défis d'écritures en écrivant mes premières nouvelles ce qui m'a permis de débloquer ma créativité. Des nouvelles qui ont su toucher leurs lecteurs, certaines sont même arrivées dans le peloton de tête après soumission à un jury. En 2022, j'aurais l'immense bonheur de tenir entre mes mains mon premier livre car l'une d'elles sera éditée, uniquement en format papier, par une maison d'édition. J'ai également pour projet de réaliser un recueil en autoédition. Il y a quelque chose de magique dans le fait d'être passée de l'autre côté du miroir et de pouvoir offrir à mes lecteurs, présents et à venir, des moments d'évasion, de douceur et d'espoir.

La silhouette féminine, revêtue d'une robe écarlate, se découpe sur la blondeur des dunes. Elle s'avance vers moi d'une démarche dansante. Sa longue chevelure noire ondule dans le vent. Bien qu'elle soit encore trop loin pour que je puisse distinguer nettement les traits de son visage, je la devine déjà d'une beauté à nulle autre pareille. La couleur de ses yeux reste pour moi un mystère. Sont-ils noirs comme une nuit de velours parsemée d'étoiles d'or, bleus comme l'océan ou verts comme une prairie au printemps ? Cette beauté vêtue de rouge, je la reconnais, comme si elle faisait partie de mon être. Elle apparaît toutes les nuits dans mes rêves. Aujourd'hui, je le sais, je le sens, le rêve est devenu réalité et nous allons pouvoir enfin nous retrouver.

Une sonnerie stridente, d'une violence indicible me vrille soudain les tympans et me projette brutalement dans mon enfer quotidien. L'immensité désertique a disparu et je me retrouve sur le dur matelas de la cellule que je rejoins toutes les nuits pour profiter de quelques heures de sommeil toujours trop brèves.

Je suis né bien après l'avènement du nouvel ordre mondial, du mauvais côté de la barrière comme la plus grande partie des êtres humains peuplant cette terre. Seul un très faible pourcentage de la population, celui ayant réussi à s'accaparer toutes les richesses possibles durant plusieurs décennies, a le droit à la vie telle qu'elle devrait être pour tous. Ce qui n'est malheureusement pas le cas puisqu'environ quatre-vingt-dix pour cent d'entre nous ne sommes plus considérés que comme des machines, des êtres dénués de tous droits, privés de liberté et corvéables à merci pour produire l'énergie et les biens qui ne bénéficieront qu'aux privilégiés qui nous dominent.

Cela vous paraîtra peut-être étrange que cette majorité puisse ainsi subir le joug d'une minorité toute puissante et pourtant cela a toujours été le cas depuis que le monde est monde. Bien sûr il y eut des révoltes. Des rebelles, des résistants, se sont battus tout au long des siècles et des millénaires dans l'espoir d'offrir à leurs descendants la possibilité de vivre dans un monde plus juste. Mais lorsque quelques puissants étaient enfin mis à terre au prix de flots de larmes et de sang, d'autres arrivaient pour opprimer de plus belle la population, parfois même sans qu'elle en ait vraiment conscience et qu'elle finisse par se soumettre d'elle-même.

Je saute de ma couche et enfile ma combinaison tout en avalant la gélule journalière conçue pour me procurer juste assez d'énergie afin que je puisse me consacrer pleinement à ma tâche à l'usine.

Je quitte ensuite ma cellule pour prendre la navette qui me conduit quotidiennement au lieu de production qui m'est assigné. Je m'y rendrai tous les jours qu'il me sera donné de vivre, ou plutôt d'exister, tant que je serai assez jeune et fort pour accomplir cette tâche. Lorsque je serai devenu trop vieux, trop faible, trop usé, je serai éliminé et un autre viendra prendre ma place dans un éternel recommencement. Je ne suis qu'un boulon de l'engrenage, une bête de somme. Il n'y a pas d'autre choix que celui de me soumettre à ce destin sur lequel je n'ai aucune prise.

Parfois je me demande à quoi peut ressembler la vie, la vraie, pour ceux qui ont eu la chance d'être nés du bon côté de la barrière. Une vie consacrée aux loisirs et au bien-être. Une vie en couleurs.

Ce concept qui devrait m'échapper, j'en pressens pourtant l'existence comme je pressens celle de la femme en rouge qui ne peut pas être qu'une invention de mon imagination, je le sais, je le sens.

Mais trêve de rêveries. Pour l'instant, je quitte mon lieu de vie nocturne pour rejoindre celui diurne consacré au dur labeur dans le vacarme des machines. Autour de moi, tout est gris, le sol que je foule, le ciel qui me surplombe. Les bâtiments qui nous servent d'habitat sont également gris tout comme les navettes qui nous conduisent sur notre lieu de travail. Nos vêtements, combinaisons de textile informes, gris eux aussi. Bien que notre peau et nos cheveux présentent encore des nuances de couleurs différentes, du plus clair au plus foncé, du blanc au noir en passant par le blond, le roux et le châtain, ils paraissent pourtant comme recouverts d'une sorte de voile terne et grisâtre comme de la poussière. Bien que possédant encore des caractéristiques différentes dans notre aspect, ces différences semblent s'amenuiser au fil du temps et il y a fort à parier qu'un jour viendra où l'on ne pourra plus du tout nous différencier les uns des autres.

Il m'arrive de me demander si tous ces êtres qui m'entourent sont tous aussi vides et creux qu'ils semblent l'être. Suis-je le seul à me poser toutes ces questions ? Le seul à avoir parfois comme des réminiscences d'un autre monde ? Le seul à avoir des visions de cette femme en rouge ?

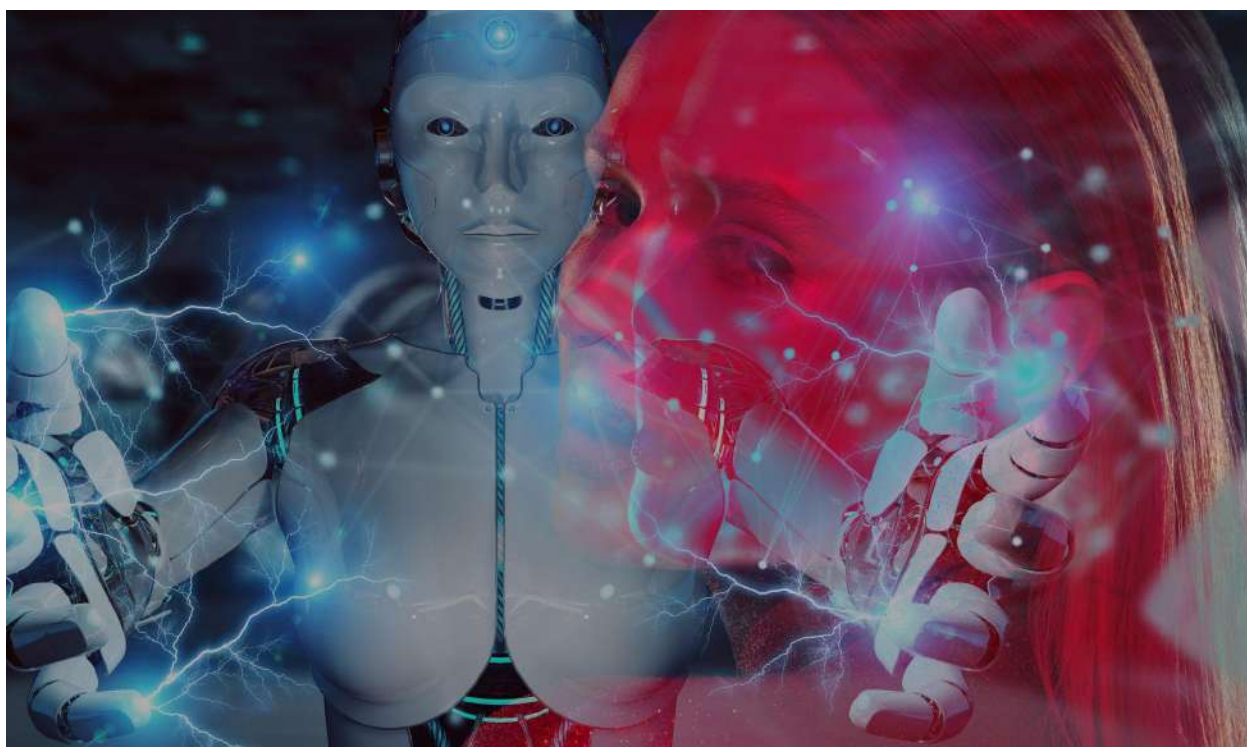
Je ne risque pas de leur poser la question puisque nous ne pouvons pas communiquer entre nous, celui qui essaierait de faire fonctionner sa voix de quelque façon que ce soit

serait aussitôt éliminé. Nous ne savons pas parler de toute façon, on ne nous l'a jamais appris. Je me demande d'ailleurs comment je sais que c'est possible. Je me pose vraiment beaucoup de questions.

Heureusement, il y a David. Depuis que nous travaillons tous les jours l'un à côté de l'autre, ma vie en a été complètement bouleversée car David a un don, celui de communiquer avec ses semblables sans avoir à émettre le moindre son ni effectuer le moindre geste ou la moindre mimique. Il communique avec ses semblables, de cerveau à cerveau sans que personne ne puisse le détecter, cela a pour nom de la télépathie. Autant vous dire que la première fois qu'il m'a adressé ainsi la parole, si on peut employer cette expression, j'ai reçu un sacré choc mais depuis nous avons pris l'habitude de converser longuement par ce biais et je ne pourrais plus me passer de ces moments d'échanges si enrichissants.

Vous êtes peut-être étonnés d'apprendre que des prénoms nous sont encore attribués. Vous auriez plutôt imaginé que nous serions répertoriés sous forme de numéros ou de codes-barres. Ceci dit, ces patronymes attribués de façon automatique à notre naissance ne sont guère autre chose que des numéros ou des codes-barres pour ceux qui nous gouvernent. Je vous donne quand même le mien car je sais que cela a de l'importance pour vous. Vous pouvez m'appeler Franck.

Arrivé devant mon poste de travail, je m'affaire comme l'automate que je suis censé être tout en conversant silencieusement avec David. Ce dernier, depuis toujours, se sent investi d'une grande mission, celle de bouleverser l'ordre des choses.



Arriver à nous réunir et à frapper un grand coup qui nous libérerait de cette insupportable sujétion, cette déshumanisation. Faire que ceux qui nous dominent n'aient plus d'autre choix que de nous libérer et partager de façon enfin équitable, les ressources et les richesses de cette terre qu'il ne tiendrait plus qu'à chacun d'entre nous de protéger et faire fructifier pour que chacun y trouve son profit.

Un rêve totalement fou, celui de nombre de nos ancêtres qui ont réussi, tant bien que mal, à retarder l'échéance avant l'avènement du monde dans lequel nous vivons aujourd'hui.

David, et d'autres comme lui, ont donc travaillé ce don afin de diffuser cette étincelle d'espoir et de révolte en chacun d'entre nous. Qu'avons-nous à perdre à essayer un coup d'éclat qui pourrait changer notre destin sachant qu'il ne peut rien nous arriver de pire que d'être éliminés. Ne plus exister et sombrer dans le néant serait une bien douce punition et même un soulagement de ne plus à avoir subir cette non vie qui est notre lot quotidien.

Aujourd'hui c'est le grand jour, nous allons tous nous arrêter de produire au même moment cette énergie qui leur permet de vivre dans le confort et l'insouciance. Quel sera le résultat de cet acte de révolte ? Ils n'ont aucun moyen de pression pour nous forcer à travailler et s'ils nous éliminent, ils signeront leur propre arrêt de mort et celui de tous les leurs. La fin de l'humanité ne serait pas une grosse perte, la nature a assez de ressources pour se renouveler. Plantes et animaux reprendrons le dessus bien après la disparition du dernier être humain et la terre redeviendra ce jardin d'éden qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être.

Voilà, le grand moment est venu, nous cessons tous notre labeur dans une parfaite synchronisation. Le vacarme des machines fait soudainement place à un silence qui nous paraît presque encore plus assourdissant.

Nous nous regardons tous d'un air effaré d'avoir osé ce geste de rébellion sans savoir jusqu'où il nous mènera. Le temps s'écoule, quelques seconde, quelques minutes, plusieurs heures ou toute une éternité, puis soudain, le néant.

Mon corps, bien que souffrant le martyr et me paraissant lesté de poids, flotte pourtant comme en apesanteur dans une totale obscurité. Ma bouche est sèche comme si elle avait été remplie de sable. Mes paupières sont fermées comme lestées de plomb. Après un long moment et moult efforts pour les entrouvrir, j'arrive à les soulever très légèrement pour les refermer immédiatement car ébloui par une intense lumière.

Je sens de l'agitation autour de moi, j'entends des vas-et-viens, des voix qui chuchotent, des cliquetis. Qui sont ces personnes ? Où suis-je ? Que m'est-il arrivé ainsi qu'à mes compagnons d'infortunes ?

J'arrive enfin à entrouvrir les yeux et ma vue s'adapte progressivement à la luminosité ce qui me permet enfin d'apercevoir ce qui m'entoure. Beaucoup de blanc, des touches de couleur comme je n'en avais jamais vue auparavant. Je suis allongé sur une couche bien plus moelleuse que celle de mon grabat habituel. Un homme habillé de blanc, se penche sur moi, il me parle et, à mon grand étonnement, j'arrive à le comprendre. Il m'apprend

que je suis à l'hôpital en train de sortir de plusieurs jours de coma après que des coups reçus pendant une manifestation m'aient occasionné une forte commotion cérébrale.

C'est à ce moment que tout me revient. Nous sommes au début du vingt et unième siècle et notre monde va mal, très mal. Trop d'injustices et de souffrances causées par les puissants, ces oligarques qui se jouent du peuple pour mieux l'asservir. Je fais partie de ceux qui refusent de se résigner et qui se révoltent encore dans l'espoir d'obtenir un monde plus juste pour tous.

Je n'ai que vingt-cinq ans et pourtant l'impression d'en avoir cent. Je m'accroche à l'espoir de l'avènement d'un autre monde, un monde utopique à l'opposé de celui duquel j'ai eu la chance de revenir. Peu importe que celui-ci se trouve être une création de mon subconscient ou une vision d'un futur inévitable, je lutterai autant que possible pour qu'il ne puisse advenir.

Alors que ces pensées s'agitent dans mon cerveau en ébullition, je l'aperçois enfin, la femme en rouge qui n'est autre que celle qui est ma raison de vivre, ma femme, mon Aïcha. Aujourd'hui, elle ne porte pas cette robe légère et flamboyante dont elle était vêtue le jour de notre rencontre. Elle est tout aussi magnifique dans son jean et son chemisier blanc froissé. Ses beaux yeux d'ambre sont rougis par toutes les larmes qu'elle a versées et le manque de sommeil causés par l'inquiétude et la terreur de ne jamais me voir me réveiller.

Après nous avoir rassuré sur mon état de santé, le médecin quitte la pièce et nous laisse seuls. Aïcha se lève afin se rapprocher de moi, elle s'assoit sur le coin du lit et attrape ma main dans la sienne pour ne plus la lâcher. Nous n'avons pas besoin de parler car nos émotions s'expriment à travers nos regards. Son sourire est lumineux et les larmes qui coulent abondamment le long de ses joues sont des larmes de joie, de soulagement et de gratitude.

J'ignore ce que l'avenir me réserve mais je compte bien savourer pleinement cette chance qui m'a été donnée de pouvoir continuer d'avancer sur le chemin de l'existence auprès de cette femme extraordinaire dont l'amour m'a ramené dans ce monde certes imparfait mais dans lequel il y a toujours des étincelles d'espoir pour accéder à des petits et grands bonheurs, mon âme sœur, ma destinée, ma lady in red.

Société

Tout savoir sur les animatroniques (avec notre invité la Docteure Irina Creist)

Depuis un an, les animatroniques sont la coqueluches des stars. La sortie de sa toute dernière gamme de robots *Wireless Paw* met à disposition du grand public la technologie d'imitation du comportement animal. La Docteure Irina Creist, spécialisée dans les techniques d'intelligence artificielle imitant le comportement animal, et Clémentine d'Aucie, ingénieure réparatrice et autrice, d'un blog dédié à ces nouveaux animaux de compagnie, reviennent sur leurs atouts incontournables.

Longtemps, le robot a été cantonné aux tâches ingrates, du travail à la chaîne dans les usines au ménage chez les particuliers. Il a, depuis sa création, été créé dans le but de suppléer l'humain. Dès sa conception, de nombreux écrivains et réalisateurs l'ont choisi comme le compagnon parfait du héros. Aujourd'hui, avec la sortie de ses animaux synthétiques tout public, la firme *Wireless Paw* réalise le rêve de tout fan de Science-Fiction d'il y a quelque dizaine d'années : avoir un être de plastique et de métal comme compagnon.

Anciennement simulacre d'esclave, le nombre de robots choyés par un humain grandit de jour en jour. Les robots maintenant peuvent faire partie intégrante de notre quotidien tout en n'étant pas attribué à une tâche spécifique, tout comme leurs homologues de chair et d'os. Grâce aux ingénieurs.e.s tel que la Docteure Irina Creist, les animaux synthétiques sont capables de développer une personnalité unique au contact de leur humain. L'heureux propriétaire se retrouve avec l'animal synthétique qui correspond exactement à ses attentes, de quoi favoriser grandement notre attachement.

"En effet, le robot est aujourd'hui une alternative idéale aux animaux de compagnie. Nos robots ont une fourrure et des capteurs ce qui leur permet de réagir aux caresses de leur propriétaire. Ils ressentent même leurs émotions et s'adaptent en conséquence ! Grâce aux algorithmes que nous avons développés, nos chatroniques sont parfaits pour les profils de personnes anxieuses. Il a été prouvé que la "ronron-thérapie" du chat "classique" permet d'apaiser les humains (d'où le développement des bars à chat dans les années 2010). Nos versions robotique détectent efficacement les signaux de stress de leur propriétaire pour proposer une réponse adaptée en modulant leur fréquence de ronronnement. Suite à diverses expériences et mise en situation, nous avons démontré que dans 8 cas sur 10, nos chatroniques étaient capables de réduire de moitié le cortisol (ndlr: l'hormone responsable du stress) de leur propriétaire dans des situations anxiogènes en moitié moins de temps qu'un chat classique."

Un autre argument de poids porté par la firme est celui du deuil. Les propriétaires qui ont dû subir l'expérience douloureuse de la fin de vie de leur compagnon y sont particulièrement sensibles. "Les animatroniques n'éprouvent tout simplement pas la douleur, et sont techniquement immortels : leur conscience est sauvegardée régulièrement sur nos serveurs ce qui nous permet de remplacer rapidement un animatronique défectueux. Nos clients s'affranchissent de ce fait de l'étape inévitable de l'adieu ultime qui les aurait affligé quand leur bête en chair et en os serait arrivée en bout de course. Impossible avec nos animatroniques ! s'enthousiasme le Dr Irina Creist. Et que dire des soins médicaux de plus en plus lourds, et coûteux, au fil de la vie d'un animal classique, une épreuve que tout propriétaire a dû subir tout au long de la vie de son compagnon." Heureusement, maintenant avec la possibilité de les remplacer par leurs homologues fabriqués de toutes pièces, nous n'avons plus à nous préoccuper de ces contraintes." Et Clémentine l'assure "Avec la possibilité de mise en veille, tout propriétaire peut partir sereinement en vacances sans se soucier de la garde de leur animal." Ainsi, plus de stress de trouver le ou la bonne petsitter ou pire, de se retrouver à être obligé de payer un chenil en urgence avant le grand départ. La démocratisation des robots animaux va sauver beaucoup de vie et prévenir les abandons encore trop nombreux sur la route des vacances. "La SPA va enfin avoir un peu de place dans ces chenils." s'amuse Irina.



Choisir l'animatronique qui nous correspond

Le comportement des animaux synthétiques correspond presque en tout point à leur homologue vivant. "Excepté la charge du nourrissage, celle d'évacuation des déchets et bien sûr les comportements trop dérangeants (miaulement et aboiement intempestif), le rythme de vie d'un animatronique est exactement le même que son équivalent vivant. Il

faut donc se demander si l'on est prêt à sortir le chientronique régulièrement¹ ou combien de temps on est prêt à agiter le plumeau pour s'amuser avec son chatronique. Clémentine rassure tous les parents "Les hamstroniques et autres petits rongeurs demandent en général beaucoup moins de "soin" et restent de très bons animaux de découverte pour les jeunes enfants."

L'ordre de prix est bien entendu plus élevé que celui que l'on peut demander pour l'adoption d'un chat en association. "Mais il faut garder à l'esprit qu'un vrai chat ou un vrai chien, bien que peu cher à l'adoption (ndlr : si adoption dans une association style SPA) demandera toujours des coûts supplémentaires réguliers (croquettes, vaccins annuels, friandises, litière, toilettage...) et imprévus (soin vétérinaire d'urgence en cas d'intoxication). Au contraire des animatroniques qui, bien que onéreux à l'achat, ne consomment qu'un peu d'électricité chaque jour." Explique Docteur Creist. On comprend donc que le fleuron de la technologie de compagnie ne s'obtient pas en un claquement de doigts mais reste un investissement rentable par rapport à un animal vivant.

"Vous devrez tout de même compter sur une visite annuelle chez un réparateur agréé par *Wireless Paw* pour s'occuper de l'entretien de routine." nous rappelle Clémentine d'Aucie.



Des compagnons de plus en plus luxueux, signes extérieurs de richesse ?

Des comportements régulés... mais pas trop !

Le comportement des animatroniques a été calqué sur celui de leurs homologues vivant, ainsi un chatronique gardera sa tendance à faire ses griffes sur les endroits inappropriés et

¹ La fréquence des demandes de sortie peut être toutefois réglées

un lagomotronique (ndlr : les animatroniques de lapins) grignotera les fils qui traînent. "Nous avons choisi de garder quelques comportements dérangeants pour rappeler les comportements réels des animaux. Nous avons remarqué que cela favorisait le lien empathique entre le maître et son animatronique." précise Irina. Rassurons tout de même notre lectorat, ces comportements sont tous modulables via la station de base fournie avec l'animatronique. "Mais il est tout de même conseillé d'en garder quelques-uns. Cela permet d'avoir cette présence que nous recherchons quand nous adoptons un animal de compagnie, qu'il soit vivant ou électronique." conseille notre invitée. Il est donc primordial de prendre quelques précautions avant l'adoption pour s'assurer que l'environnement dans lequel évoluera l'animatronique de soit sécurisé pour éviter de déclencher les mauvais comportements sur des objets fragiles, d'autant plus si vous avez choisi le mode le plus poussé de développement de personnalité. Il est donc conseillé de protéger les fils dans des gaines solides ou, mieux, de les rendre inatteignables en les calant sous des meubles et bien sûr de faire attention à vos écouteurs pour les quelques nostalgiques du tout filaire. Vases et plantes doivent être lestées pour éviter le plus possible les accidents².



Des séries adaptées aux très jeunes enfants sont actuellement en vente chez Toyztoyz

Une cohabitation possible entre animatroniques et animaux classiques

Si vous souhaitez adopter plusieurs animatroniques, il est tout à fait possible de les faire vivre en communauté. Des spectacles aquatroniques exploitent même depuis longtemps la communication possible entre les différents robots. Mais qu'en est-il de la cohabitation entre robot et animaux ?

Que l'on vous rassure tout de suite, les propriétaires qui possèdent déjà des animaux de compagnie "classique" et qui auraient envie de s'offrir un animatronique, les animaux classiques acceptent tout à fait la présence des animatroniques. "Lors de nos essais nous avons même pu observer des chats se lier d'amitié avec des chienroniques ! Nous n'aurions jamais pu penser aller jusque là ! Tient à souligner le Docteur Creist. Les

² Les incidents restent quand même extrêmement rares et sans conséquence humaine ou robotique.

propriétaires doivent tout de même être vigilants s'ils achètent des jouets spécifiques pour leurs animatroniques, certains ne sont pas du tout compatibles pour les séances de jeu avec un vrai animal." En effet, les frizbee pour chientronique sont bien plus performant que les classique et pourrait abîmer la gueule d'un chien standard et les plateformes à installer chez soit sont spécialement développées pour la morphologie et les capacités d'un chatronique.



Des séances de jeu épiques !

Les animatroniques étant plus résistants que les animaux classiques, Wireless Paw a développé des parcs spéciaux où les propriétaires pourront tester toutes les fonctionnalités de jeu de leur robot dans un espace sécurisé. Pour l'instant en test dans la capitale, il est prévu qu'une dizaine de ces parcs ouvrent dans les grandes villes dès que les derniers tests sur un panel de consommateur. Nous prévoyons déjà un dossier sur le jeu avec un animatronique avec des interviews passionnantes avec des propriétaires en passe de devenir des champions d'agility version robotique.

Prudence avec les plus gros modèles en présence de jeunes enfants

La législation à pour le moment décidé que les chiens de moyenne à grosse taille doivent impérativement être tenus en laisse et muselière et mis en mode passif pour éviter tout accident. Les animatroniques sont plus lourds et donc plus susceptibles de bousculer de très jeunes enfants. Les propriétaires doivent donc rester vigilants pour que nos petites têtes blondes restent en sécurité à tout moment en présence des chientroniques les plus imposants. "Il est certifié que nos animatroniques ne sont absolument pas dangereux quelque soit la catégorie de public. Mais je comprends que l'Assemblée ait préféré légiférer pour protéger les personnes les plus vulnérables. Mais je pense que ce n'est plus qu'une question de quelques années avant qu'une législation plus douce soit proposée quand les gens remarqueront qu'il est beaucoup moins dangereux de se retrouver devant un de nos chientroniques de guerre qu'un Cocker mal éduqué." Conclut la Docteur Irina.

Notre sélection d'animatroniques



Découvrez la ligne "Black and red" de chez UtaniTech !
(Autorisations spéciales nécessaires pour toute commande de + de 50 cm au garrot.)



Epilogue ? Mais non !

Toute l'équipe de la Gazette de R'lyeh tient à féliciter chaudement et à remercier sincèrement les auteur.ices, les illustrateur.ices, les graphistes qui ont rendu possible la publication de ce numéro.

L'association "L'Autre Côté du Temps" prend une pause, mais sera à présent partie prenantes dans les activités de Imagin'Con, les fiers organisateurs de Japan Party et du Salon Fantastique, que vous pouvez retrouver ici :

<https://www.imagin-con.org/>

Alors n'hésitez pas à suivre nos nouveaux réseaux.

La Gazette aura de nouveaux numéros, portés par l'Encre de Cthulhu, qui vous proposera des petits challenges d'écriture réguliers !

Alors à très bientôt sur

<https://www.facebook.com/lencredectulhu>

https://www.instagram.com/ctulhu_paris/

Un immense, sincère, flamboyant et reconnaissant

BRAVO ET MERCI à toustes !

Nos partenaires

CréHappyVité

En costume, nous proposons sous forme d'animations ludiques d'élargir vos connaissances sur l'univers magique, fantastique, mythologique et légendaire !

<http://www.facebook.com/crehappyvite>

L'Encre de Cthulhu

Tatouage et curiosités au cœur d'une échoppe insolite à Paris. Bijoux, jeux de collection, ésotérisme...

Toutes les étrangetés sont chez Cthulhu !

www.lencredectulhu.com

No Ghoul No Cool

Collectif composé de quatre personnes, nous proposons notre travail à la vente et exposons également des figurines imprimées en 3D ainsi que des costumes imaginés et réalisés par notre styliste.

<https://ngnc.carrd.co/>

Radio NoLife

Vous aimez la musique, les jeux vidéo, les comics ou les sujets insolites ? RadioNolife est la radio qu'il vous faut. Notre ambition, partager nos loisirs et nos expériences de vie à travers nos émissions avec bonne humeur !

www.radionolife.com

Sophie Irvin

Née en 1982 à Paris, Sophie Irvin est auteur, illustratrice et graphiste, passionnée par les traditions druidiques. Elle est l'auteur de la série Arcanes.

<http://www.arcanes-irvin.com>

The Messy Pixie

Voyageur, tu trouveras dans cette grande échoppe tout ce dont tu as besoin pour ton aventure !

www.etsy.com/fr/shop/TheMessyPixie

